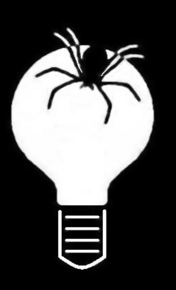


L'AMPOULE

revue littéraire énervée



Sommets & Abîmes

Numéro 15

Mars 2015

ÉDITO

Dieux engloutis, clown suspendu, danseuse, chanteur, chasseur, plongeur, naufragés, guides de haute montagne, abysses, crevasses, tortues voraces, escaliers tortueux et mise en abyme sont au sommaire de ce nouveau numéro.

Merci à tous les participants, nouveaux comme habitués : Christian Attard, Sylvain Barbé, Antonia Bellemin, Emmanuelle M. Bova, Henri Cachau, Angèle Casanova, Jacques Cauda, Serge Cazenave-Sarkis, Sébastien Chagny, Claire Cordel, Antonin Crenn, Constance Dzyan, Enokat, Tristan Felix, Benoit Jeantet, Le Golvan, Lordius, Barbara Marshall, Elisabeth Mounic, Adélaïde Pasquini, Lucie Pingréonn, Jérôme Pitriol, Thomas Roussot, Georgie de Saint-Maur, Carole Simon, Régis Tytgat et Stéphane Werth.

Plus d'informations sur ces auteurs et illustrateurs sont à retrouver en fin de revue.

« Audace & Irrévérence », tel sera le sujet de notre prochain numéro prévu pour le mois de juin. Les intrépides, les insolents, les hardis et les impertinents pourront nous envoyer leurs propositions de textes et d'illustrations jusqu'au 10 juin (pour tous les détails, voir notre appel à textes et à illustrations). Comme d'habitude, les contributions sont à envoyer à cette adresse : editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Avançons maintenant en direction des sommets tant redoutés & des plus profonds abîmes...

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *Le Voyageur contemplant une mer de nuages* par Caspar David Friedrich (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE


SOMMETS
& ABÎMES

Agrégats

Serge Cazenave-Sarkis

Cette nouvelle est extraite du recueil Avant terme à paraître en 2015 aux éditions de l'Abat-Jour.

Exemple d'affiche 400 par 150 à ne pas mettre sous les yeux des étudiants de Sup de Pub : une police Palatino Linotype de couleur brune sur un fond jaune pisseux. Une trame façon toile de jute. Un texte et rien d'autre.

« Un caprice de milliardaire en manque de reconnaissance. La marque d'un vieil illuminé éconduit par le comité de lecture des éditions Odile Jacob ! » plaisanta mon collègue. Nous sortions du ministère du Travail où tous deux, employés de la fonction publique, exercions.

Je n'étais pas de son avis. Milliardaire, ça ne faisait aucun doute vu la quantité d'affiches apposées sur les murs des stations de métro… Vieux, peut-être… mais fou, sûrement pas. Ou bien je l'étais également… et ce n'était pas le cas.

Sans que je puisse le formuler, il y avait longtemps que cette idée de « hasard » me trottait dans la tête, et ce texte sans grande qualité littéraire et même plutôt maladroit me séduisait. Je venais de perdre un ami dans un attentat à connotation religieuse, et finissais de lire Soumission de Michel Houellebecq. Ceci expliquant cela…

Le texte :

« Ne m'ennuyez pas avec vos religions. Vous me fatiguez ! Vos « Dieux » ne m'intéressent pas. Ils ne m'intéressent pas parce qu'ils naissent de vos peurs — de vos fatuités. De vos imaginaires restreints que vous pensez, en toute honnêteté, supérieurs. Moi, je ne crois en rien, et m'en porte très bien. Je n'ai nul temps à perdre, tant je sais qu'il m'en manquera pour m'éclairer comme je le souhaiterais. De vous à moi, afin que vous me compreniez : je sais mon intellect modeste, ma matière grise incapable d'appréhender l'univers, mes sens limités… Je n'ai aucun plaisir, et n'aurais aucune gloire à vous proposer une « finalité ». Un sens global « prêt à consommer ». Commençons par vivre ensemble sans nous détruire. Tâchons de vivre le plus longtemps sur terre pour observer ce qui nous entoure — juste pour savoir. Par curiosité. Et que ça ne nous empêche pas de viser les étoiles, au contraire ! Mais réalisons nos vies en conscience

sans masquer les réalités en nous persuadant que ce que nous ignorons est l'affaire d'une entité supérieure. D'une « Force définie » — alors qu'il ne tient qu'à nous d'accepter nos limites naturelles. La nature dont l'homme fait partie est besogneuse — ce que nous observons est le fruit du hasard. Comment ne pas considérer le hasard ? Comment en douter, quand tout est sujet à évolution ? Quand la règle (paradoxe de la langue quand on veut parler de hasard) est l'empirisme ? Tant que nous penserons « divin » ou « corps finis », nous serons à côté de la réalité. Oublions que nous sommes en mesure d'entrevoir. Nous ne le sommes pas ! Nos réflexions sont de caractère strictement poétique, et la poésie ne fait pas loi, au plus cherche-t-elle des voies... Nos perceptions sont grossières. Le monde n'existe ni dans le défini, ni dans l'indéfini. Je serais incapable de vous dire ce qu'il est, car c'est incompréhensible. Mais : il est ! Et je m'en satisfais. Cela ne signifie pas que j'adhère à sa forme. Que ma nature fait taire mes jugements ainsi que ma raison. Bien au contraire ! Libre, je peux le hurler : je hais le hasard qui nous a faits. Nous, le vivant... J'aime l'esthétisme des galaxies qui s'entremêlent, des soleils qui explosent, des brouillards de planètes... J'aime le bouillon terrestre et ses flux de lave. Les vagues tempétueuses. Mais les aimé-je vraiment ? Ne s'agit-il pas toujours de confrontations, de faims, de déchirures ? Du malheur de toute chose ? De créations éphémères, qui à leur tour retourneront dans le chaudron... Que puis-je aimer, si ce n'est, complice, les instants de vie heureuse qui me sont offerts — et que par chance ou par opportunisme je m'octroie. Rien n'est défini jusqu'à l'instant où, un court instant, dans un éclair, une conscience s'en empare... »

— Il est imbuvable ce texte, vous y comprenez quelque chose ?

— Un peu...

— Bon, moi, je vous laisse, je prends le prochain métro, pas le courage d'en lire davantage.

— Ok !

— À demain alors.

— À demain.

— Vous m'expliquerez !

— Oui... Euh, non... si, voilà, c'est tout simple. Vous connaissez la blague du potage ?

— Je ne sais pas, allez-y...

— Une couille dans le potage, c'est une erreur. Deux, c'est une recette !

Bien sûr qu'il la connaissait, ma blague, et il eut la générosité d'en rire. Rire qu'il emporta en se glissant dans la rame bondée suivante.

Je restai sur le quai. Je m’en voulais d’avoir botté en touche avec mon histoire de potage. En même temps, je n’étais pas très loin de la vérité.

Je repris le texte où je l’avais laissé.

« Ce qui est établi, qui est en état de fonctionner, perd de son mystère. Alors que ce qui ne l’est pas, par manque de quelque chose qui fait que ça ne peut être, pousse nos intelligences à y trouver de l’étrangeté. Pourquoi l’un, et pas l’autre ? Les réussites comme les échecs sont. La valeur qu’on leur prête ne tient qu’à nous, à notre équilibre, à notre connaissance, à leur reconnaissance, et en aucune façon aux entités ou non-entités en question. Elles sont ou ne sont pas, sans que nous ayons à intervenir. Par hasard, un agrégat se forme ; il sera aussitôt pris en compte par des agrégats alentour. Et pourquoi pas, utilisé. Puis reconnu. Puis faisant partie d’un milieu. Et tout cela dans un temps donné. Quand je mange une pomme, je mange une pomme qui vient d’être cueillie. Pas celle que l’on a cueillie il y a mille ans. Ni celle qui le sera demain… et pourtant, sans jamais se rencontrer, toutes ces pommes auront été. Et il aura fallu des milliers de pommes pour faire la jonction entre la première et la dernière pomme citée. Nous ne pouvons réellement savoir ce qui a été, comme ce qui sera. On attribut souvent les rencontres au hasard. Défini ou indéfini : « Ce n’est pas par hasard ! » ou « C’est par hasard ! »… Alors que tout est hasard. C’est la rencontre, cet étrange phénomène, qui n’en est plus un. Un hasard seul ne signifie rien tant qu’il n’en a pas rencontré un autre. Voire plusieurs. Le temps nous joue des tours en donnant de l’importance à ce qui n’en a pas. Le temps qui nous est donné de vivre, est-ce vraiment du temps — beaucoup de temps ? Suffisamment de temps pour pouvoir le nommer ainsi ? Notre temps, en âge d’étoile, que représente-t-il ? Face au soleil, qui sommes-nous pour avoir l’audace de nous situer sur un pied d’égalité ? J’ai beau chercher, je ne trouve pas. La seule et unique raison qui me vienne à l’esprit, c’est la chimie de nos corps décomposés alliée à l’amoncellement quotidien de nos défécations. La minéralisation clôturera notre aventure terrestre. « Dieu », comme vous aimez le nommer, et que je n’ose entrevoir, n’est peut-être qu’un minéral, une minéralité sans conscience qui, sans que ce soit nécessaire, créa le vivant pour nourrir les pierres. »

Le texte se terminait ainsi et n'était pas signé.

Sur le quai d'en face, un clochard se mit à chanter.

Il était temps pour moi de rentrer.

Clown, y es-tu ?

Tristan Felix

à l'Homme qui rit

« Seul l'acrobate tombe de haut
l'homme, lui, tombe de bas, sans surprise
quant au ver
il remue ciel et terre
pour les accueillir »
(Aphonisme 64, T.F.)

Lorsqu'il n'était pas né, déjà il se tordait, directement pendu par la bouche au cordon qui l'abstenait de rire à gorge déployée. Il ressemblait à s'y méprendre à du poisson abouché à un leurre. À du poisson-clown ? Un clown ne rit pas — un poisson, on ne sait pas. La vie est affaire grave, comme un cadavre. Et dieu sait si les morts pèsent lourd. Un clown ne rit pas, c'est la loi, écrite sur la paroi écarlate de la grotte. Une loi est toujours grottesque.

Il avait pour passé un couple dont nous ne saurons rien, puisque tout se passera à l'intérieur et dans l'avenir, et puisque tout héros qui se respecte n'est qu'une brute d'aborigène, affublé d'un nez qui s'épate de lui-même. S'il advenait, poussé par de têtus augures, qu'il en sorte, ce ne serait que partie remise tant il est vrai que l'extérieur cocote le dedans.

Ce qu'il aspirait du monde extérieur le ballottait sous sa potence, comme s'il avait voulu engloutir le doute à la louche (d'autres préfèrent s'étouffer sous des tartes à la crème). De fait, la membrane sous laquelle il se balançait projetait des scènes épouvantables, que la conscience le plus souvent liquide avec de la monnaie de singe. Ces actualités muettes, à peine brouillées par le renversement de l'image, retentissaient pourtant de ce dont elles ne pouvaient témoigner en chair et en os. Toute incomplétude est criante. Le monde défilait, plus atroce que les frayeurs ou les désirs incarnés sur les parois des gouffres, parce qu'il affichait sa jouissance de la mort, cette maladie incurable de l'espèce humaine.

Sous la pression du dehors, son pif commença de bouffer. Comment se pincer sans rire à l'extermination salutaire des vivants depuis les Indiens

à plumes jusqu'aux nègres à boulets, aux ordres d'humiliation certifiée, à l'exultante féodalité ? Les cartes postales défilaient en transparence : négresses violées dans les plantations de café équitable, chiens pelés vivants, enfants armés jusqu'au sexe et même une amante enterrée vivante en terre sainte, une pierre en travers du front. Comment ne pas pouffer la mort ? Comment ne pas gerber dieu ? Sa bouche impuissante, ventousée de force au bouchon de la vie, déglutissait les martyrs. Quelques bonbons de féerie auraient du mal à y fondre.

Tout le temps que dura cette perfusion, ses lèvres esquissèrent d'abord un rictus de supplicié bourgeonnant de cloques puis, laborieusement, conçurent un rire figé à tout jamais, une cicatrice en pleine gueule comme un barbelé dans une écorce, une armature de fer dans du béton, à quoi il dut son salut. Là-bas, les cités bruyaient, l'air asphyxiait, la terre mangeait l'ordure, ici, le corps gonflait, bossuait, crevassait mais se blindait. Tout passe à travers la peau, tant qu'une réserve de vie fait son beurre de ce qu'elle n'a encore détruit. C'est la circulation de la matière humaine, la communication, la seule qui reste — après qu'elle a tout nettoyé au gaz, à l'agent orange, aux rayons, elle attaque l'inné.

Lui, justement, contre l'adversité, dressait son rire de parade, bandé aussi puissamment qu'un arc. Il préparait ses barricades altières, l'Inné, il commençait à s'initier au jeu de corde et de sangle, à se lancer au-dessus de petits vides puis à voltiger dans les grands abymes, sous son chapiteau de peau fraîche. Il s'enroulait jusqu'à s'étouffer, puis lâchait tout et tournoyait sous les étoiles. Sa figure se marrait toute seule, continûment, insolemment, déjà bien ridée pour son âge ; ses babines tirées en hamac balançaient rudement sa langue qui manquait perdre à chaque fois son point de succion. Ça secouait le châssis, tout ce numéro du tonnerre. Il aurait voulu avoir des dents.

Il n'en revenait pas lui-même et se perdait parfois, dans sa lancée, à l'autre bout de la grotte, aux côtés d'une chauve-souris haut perchée, blottie dans son parapluie de cuir, mais la tête à l'envers, inexplicablement. Cette façon de se suspendre lui parut des plus célestes. Ce devait être une trapéziste impavide, une équilibriste hard rock, une danseuse de butõ, qui sait. Ses petites dents luisantes surfilaient un pan de nuit à sa corolle, dont elle s'envelopperait incognito, pensait-il. Bien au contraire, lorsqu'elle plongea dans le vide, cette cape trouée d'accrocs stellaires lui fit un éclairage de fée qui l'éblouit une fraction de seconde. Elle venait de disparaître dans sa lumière. Il songea, tiens, que l'on pouvait disparaître dans sa lumière, disparaître dans la lumière. (En vérité, cette embryonne n'avait

jamais été expulsée de l’antre, pour cause de ténèbre à laquelle elle tenait mordicus, et menait une existence de saltimbranque accro aux fantasmagories. Nulle d’ailleurs n’était venue la réclamer.)

Rendu à sa potence, l’Inné voulut se coudre lui aussi un voile de nuit qui clinquerait de paillettes. Sans même une dent, hélas, comment s’y prendre ? Il s’agaça, pesta, morva. La lèvre limaceuse, il hocha en tous sens, tant et si bien qu’une charpie de nuit consentit à coller à ses lippes. Il fut rien moins que drapé tout pareil. Emballé par ce véritable tour de magie dont il feignit de connaître la ficelle, dans le vide il s’élança. Hélas, ce drapé de face, au lieu de lui servir d’aile parachute, se plaqua contre son abdomen, empêtra ses jambes et le précipita dans une barbotière puante dont il ne s’imagina même pas qu’il pût en être issu. Après un effort pathétique pour se décarcasser de là, il s’entrevit pour la première fois à la surface de ce miroir glauque : han ! Il crut reconnaître le dessin de son faux rire en forme de faux et, agité d’un léger tremblement, se mit à couiner doucement. Puis son reflet s’éteignit. Bref, pour avoir voulu suivre une ancienne rockeuse en cuir, il venait de disparaître dans la nuit.

Il se redressa, content tout de même d’une telle bourde, remonta les nœuds de sa corde et s’engourdit, un œil ouvert sur l’infini. Un songe le visita. (Notule : les gens de l’intérieur ne rêvent pas, c’est l’extérieur qui s’en vient les troubler.)

Il vit qu’une guerre levait une armée d’enfants idiots et de vieillards dodelinants, que les fenêtres des tours avaient été condamnées, qu’entre elles des ponts de corde poisseuse faisaient coulisser des wagonnets emplis de membres et d’organes en vrac, parmi lesquels des ébauches de corps rapiécés, des tentatives d’hybridation décoratives, des miniatures insolites. D’un thorax de tigre pendait une femme cassée aux genoux, une tête de loup pleurait sur sa nuque, une libellule grésillait dans le front d’un parachutiste dont il ne restait que le front, une main de singe serrait très fort une main de nain, mais le singe et le nain n’existaient plus, un chien écorché qui venait du pays des neiges tremblait de froid. Ces morceaux, une fois acheminés au-dessus des tours, étaient déversés tout en bas, sur un tas qui grossissait à vue d’œil et atteindrait bientôt la hauteur des tours. Constituaient-ils l’intérieur des tours ou leur extérieur ? Il semblait qu’un dysfonctionnement était à l’œuvre et que la mort redondait à plaisir. Les wagonnets repartaient vides, trop loin pour qu’on pût voir qui les emplissait. Des soldats amputés fouillaient du pied ou du poignet ces restes dans l’espoir dérisoire de reconstituer la panoplie de leur personne. Leur allure claudicante et débraillée n’effrayant plus, les idiots et les dodelinants

en profitaient pour les bousculer. Certains réussissaient à décarrer comme des corvidés apeurés, les autres finissaient dépecés sur place. Un wagonnet blanc affecté au ramassage passait régulièrement dans l'air humide.

Un frisson sur sa peau réveilla l'Inné. Ce qu'il avait vu était la répétition d'un spectacle permanent, à guichet fermé. Il sentit que sa première grande sortie au cirque était imminente, que ce songe était une injonction à lâcher prise. Des courants d'air commençaient à dresser ses cheveux un à un les uns contre les autres ; ses guibolles picotaient, ses bras granulaient sous les poils, sa peau de figure plissait, toute une réserve de rides pour la vieillesse. Son cœur s'emballait tant à l'idée de cette première escapade qu'il bondissait comme un damné et retombait s'affaler où il pouvait, jamais à la même place. Le cordon lui-même commençait à durcir et tirer vers le haut, au-dessus d'un abyme de plus en plus profond. Il crut voir un scintillement dans une alcôve : une menotte duveteuse sous sa membrane lui faisait un signe d'adieu qui le trempa de larmes. Il était temps de décamper.

Alors qu'un claquement de toile formidable retentit sous la voûte, il se sentit aspiré vers des hauteurs vertigineuses et tournoya de plus en plus vite avec la rude sensation d'être dévissé. La voltigeuse en cuir, effarouchée par la vélocité du phénomène, serra précieusement ses ailes en corset. L'eût-il vue dans ce soudain justaucorps qu'il fût retombé raide ému. Pas d'histoire, bouffon, on n'est pas là pour lambiner. Ton avenir appartient déjà au passé et le moindre remords, la moindre nostalgie compromettraient ta naissance héroïque. Tiens-toi à carreau.

En effet, l'Inné finit par naître en vrai héros. Passant de la glaciale nuit utérine aux feux des projecteurs, propulsé d'un bouchon d'ombilic sous la clef de voûte d'un chapiteau aux dimensions colossales, il fut acclamé par mille paluches frappeuses et une flopée de oh et de ah. Il pendait bel et bien comme un lustre. Il pissait la lumière. Hélas, sans métier aucun, il se demandait comment descendre d'une situation pis que périlleuse et surtout ce qu'il devait exécuter pour ne pas déchoir. Il avait dû se gourer de destinée : un clown n'a rien à faire au ciel, que je sache. Il sentit un froid dégringoler de sa nuque au dernier échelon de l'échine. En bas régnait un silence abyssal. Les têtes étaient braquées sur ce corpuscule inerte. On attendait l'exploit, le saut de l'ange ou n'importe quoi qui vidangeât l'estomac. Monsieur Loyal avait une main tendue qui désignait et contenait tout entière la figurine. Nul souffle, à peine un rugissement de tigre en coulisses. Alors, n'y tenant plus, il se dit qu'il fallait mourir pour plaire, qu'il ne savait pas faire semblant, pas encore.

Il ouvrit grand sa bouche en lune renversée et tomba, durablement tomba, à la vitesse prodigieuse d'un accéléré tourné au ralenti. Son désastre fut si interminable qu'il eut le temps de pixelliser toutes les têtes entrées dans son champ de vision rotatif à trois cent soixante degrés et de se demander comment il pourrait sympathiser avec autant d'humanité grimaçante et haletante, qui n'attendait que le choc le plus violent de son corps dans la sciure de la piste où traînaient quelques crottins, sans compter ceux encore à choir — de l'entre-fesses de ce poney rouquin, par exemple, bourré d'avoine. Il vit, caché derrière le rideau écarlate, un dompteur étranglant à moitié son lion flasque ainsi qu'un misérable ours nain qui léchait la plaie d'un cheval de bois. Un singe blanc pirouettait sans qu'on le lui ordonne, fou de folie dans sa cage, les yeux emplis d'une gelée qui faisait rire un nègrelet simplet. Ne crut-il même apercevoir une matrone qui jetait des chats dans le tambour de sa lessiveuse ? Ce n'était peut-être que des formes de linge gesticulantes. Il chutait et enregistrait l'espace entier du cirque, mesurant pied à pied l'ampleur de la catastrophe. Une dame-méduse s'exerçait à rétrécir dans un miroir déformant tandis que deux hommes-troncs s'ajustaient pour préparer leur numéro d'homme-cylindre à deux têtes. Il se rendit compte peu à peu que certains étaient atroces pour du beurre mais que d'autres l'étaient archi pour de vrai. Tout cela toupilla dans sa caboche en nuées orageuses. Les spectateurs n'en finissaient pas d'attendre son désastre, leur double aisselle auréolée d'une sueur âcre. Ceux-là, il n'aurait pas fallu les lâcher sans laisse dans une arène. Pire que des bacchantes, ils vous déchiquetteraient un taureau vivant, avec photos à l'appui, pour l'album du souvenir.

À seule fin de les faire bisquer, il songea, sinon à remonter d'un cran, du moins à s'immobiliser quelque instant durant lequel il pourrait, certes vérifier sa résistance abdominale mais surtout, comme dans un rêve pavlovien, sonder la curiosité mortifère du public au compte-gouttes de sa bave. L'attraction circassienne fut-elle la plus forte ou son désir d'en finir eut-il raison de cette ultime grâce enfantine ? Toujours est-il qu'il chut.

Ni choc, ni impact, ni écrasement. Une sorte de fleurissement dans un éploiement de poussière et le flottement de ses quatre membres engourdis exécutant les mouvements d'un corps qui remonte à la surface. Là encore il tenta de faire durer la danse, pour le seul plaisir de cette toute neuve sensation, oublieux des spectateurs dès lors figés dans leur silhouette de carton. Sur la piste il rebondissait tout en lenteur, tournait sur lui-même, se nouait et se dénouait à plaisir ainsi qu'un poulpe d'opéra, jusqu'à ce qu'il sentît revenir peu à peu sa masse et l'épaisseur d'un contour immédiat. Il exécuta alors une dernière roulade qui creva la membrane de

cette apesanteur pour le précipiter sur la croûte absolument terrestre d'un cirque.

Il fut accueilli derechef par une trombe d'applaudissements redoublée d'un martèlement sur les planches des gradins. Les mioches du premier rang, hilares au-delà de toute mesure, lâchaient pets, morves et pleurs. Il remportait un succès indéniable au cours d'un numéro dont il ne mesurait jusqu'alors que l'extrême fin de sa chute. À l'évidence, le spectateur insatiable, vite remis de son délire, attendrait une suite qu'il fallait devancer de toute urgence. C'est cela, lui remplir la goule avant qu'il eut tout avalé, glisser sur la houle de son enthousiasme, comprendre vite ce qu'il avait fait pour en arriver là, lui. Faux complice de lui-même, il se redresserait triomphalement, c'est-à-dire de la façon la plus bouffesque qu'il pût, traînant le cul dans la sciure, comme les chiens par exemple, puis il traverserait la fente du rideau rouge pour fuir à toutes jambes dans un bois désert, avant de subir le lynchage de sa propre honte et de son propre effroi.

Il sentit pourtant qu'il ne pouvait plus quitter la piste, comprit que lui échappaient les événements célestes qui l'avaient rejeté si bas, et qu'il ne lui restait plus qu'à terrasser le fauve morveux qu'il avait en face de lui, par un effet de surprise sans précédent. Choisir l'issue formidable : fuir sur place, naître une troisième fois. À l'aide des tiges presque en état il rassembla toute sa démantibule, flageola, tira sur les fils encore disponibles afin de hisser dans l'ordre les pièces de son collier d'os, grinça à chacune des articulations. Enfin son bonhomme de quincaille fut sur pied, sous une averse de lumière blanche. Avançant une jambe puis l'autre dans le plus grand silence, il oscillait telle une flamme. Il fit solennellement le tour de la piste de cette allure dégingandée, si frêle. À son passage, les enfants, sentant un ruban de chaleur les enrober, reculaient. On aurait dit que l'air seul propulsait cet assemblage menu de vertèbres, de tarses et de côtes, cette mécanique survivante d'un être en pleine possession de son abandon. Lorsque le cercle fut clos, au centre il se plaça et, se courbant en avant comme pour une révérence, il ajusta un semblant de redingote qu'il épousseta et se mit à chanter.

Aussitôt, le nègrelet simplet cessa de rire et serra très fort dans ses bras le singe blanc qui plus jamais ne tourna dans le cercle de sa folie. De la femme-méduse s'échappa un banc de sirènes sous l'eau déformante du miroir, tandis que les deux hommes-troncs sentaient des branches leur pousser ici, et puis là aussi. Le dompteur lâcha la gorge de son maigre lion et sous la langue de l'ours la plaie du cheval de bois se referma pour

toujours. La matrone ne jetait pas des chats dans sa lessiveuse mais bien des boules de linge qui s'épanouirent dans le bain savonneux en un tour de tambour. Le chant s'élevait, légèrement éraillé, parfois rauque et cristallin tout à la fois, puis s'affaissait ; les paroles en étaient incompréhensibles, parfois inaudibles, se cognant comme des phalènes à la structure luisante du chapiteau ou effleurant de leurs syllabes étranges les pavillons des spectateurs. La mélodie, soudain très douce, devint celle d'une berceuse qui semblait portée par un dernier souffle. Elle dura ce que dura la stupeur de l'assistance, suspendue à l'épuisement d'une inspiration venue d'ailleurs.

L'Inné, à mesure que son chant s'essoufflait, conçut le vœu de disparaître. Il crut naïvement qu'il s'étiolerait puis deviendrait invisible dès que son chant se tairait. Il n'en fut pas ainsi. Il demeura de tout son tas d'os en équilibre sur l'enfance de sa mort. On eût dit le film accéléré de la formation d'une stalagmite, sous un picotement de lumière. En coulisses, le magicien qui se préparait à entrer en piste pour un numéro extravagant d'escamotage de corneilles s'aperçut que quelque chose ne fonctionnait plus sur la piste, que le clown descendu du ciel ne savait plus disparaître, qu'il restait suspendu à son nez rouge comme à la dernière loupiote d'une guinguette qui attend que déguerpisse le dernier fêtard blafard. Il ouvrit le rideau, repoussant vivement le bras stupide du Monsieur Loyal de service, et surgit d'un pas altier aux côtés de l'infortuné, avec deux corneilles en guise d'épaulettes. D'un geste fantastique, il tira de sa poche un carré de soie noire frémissante dont il couvrit la tête du désespéré et, avec force gestes qui devaient offusquer la fuite du clown, il proclama, entre autres fadaises, qu'il n'existait de clown que lorsqu'il manquait à l'appel et que sa viande périssable renaissait de la pourriture des éternels dans l'éblouissement d'une poudre aux yeux. Comme son œil expert vit que l'auguste n'avait pas tout à fait disparu et persistait sous l'espèce d'une ombre pâle, il accomplit un cercle autour de lui, secoua l'étoffe noire sur sa tête comme un torchon de poussière puis, décrivant avec ses mains deux spirales qui se croisèrent, il ajouta le plus fièrement du monde, avec la conviction du charlatan qui possède son auditoire :

Bravo le clown,
ta langue féconde les corps en jachère,
elle enfante la couleur du sang
tu t'es offert à notre absence,
nous serons ton clown à notre tour !

Alors on entendit crailler dans les hauteurs du chapiteau et une nuée de corneilles mantelées se mirent à fienter sur les crânes des spectateurs

pétrifiés. Une lueur rouge clignota encore quelques secondes puis ce fut le noir complet.

Une pure plainte s'éleva, accompagnée d'un battement d'ailes imperceptible. C'était une chauve-souris, de l'espèce pipistrelle, qui s'était pendue à la clef de voûte du chapiteau.

Vivement

Le Golvan

Avec Mone, on avait des conversations sommitales, de ces grands silences des cimes quand refroidissait la bergamote d'un autre soir assassiné. Ça planait haut nos considérations muettes, dans la superbe de l'attitude, le plié de genou, le retombé de l'ourlet, le port de tête, une allure, un ensemble à faire des envieux mais qui cependant ne se verrait jamais, parce que vous comprendrez qu'au sommet du monde, on est d'abord seuls, absolument, Mone et moi, le regard dans les nuées paresseuses de bergamote, la buée des origines comme des fins… C'est simple ; avec Mone, on avait achevé toutes les ascèses. Alors maintenant, on patientait, pour voir ce qui pourrait encore arriver après ; peut-être rien, mais rien n'ayant jamais été écrit là-dessus, faute de grands accomplis à notre image, on attendait donc de voir après, Mone et moi, en pionniers. Ce quelque chose après, ou peut-être pas.

Il faut préciser qu'avec Mone on s'est vite fait chier depuis notre nid d'aigle de perfection. On a vite arrêté de dérouler le catalogue des activités qui nous fatiguait plus qu'autre chose et dont on avait vite compris que son seul usage était de meubler le silence entre les murs. Pas pour nous ! Ça nous a vite finis en terme d'ascèse. Belote, jeu de l'oie, trictrac, dames, mots fléchés, échecs, rami, tarot, tricot, strip-tease, sodomie, Wagner, la littérature, les souvenirs, le téléphone… rien qui ne saoule au final de notre point de vue, dans la position où on se trouvait déjà Mone et moi. Non, encore plus haut que ça ! Peut-être qu'avec des enfants quelque chose nous aurait maintenus au sol, dans la trivialité d'une vie sentie, minuscule, éprouvée, rêvée. Mais rien.

Bref. Ce soir, nous scrutions elle et moi l'infini avec cette sensation supérieure d'en être la plus pure expression, ce soir donc, alors que Mone et moi nous taisions comme d'évidence, comblés de nous et du plein que notre vide apparent ne laisserait pas même imaginer à un de ceux-là qui grouillent et s'agitent au bas de l'immeuble et de l'échelle de la parousie, ce soir comme je dis, Mone et moi nous sommes octroyé un écart, un recul, un pas arrière vers ce qui embrouille la sérénité et empêche nombre de malheureux comme vous de l'atteindre jamais. Ainsi Mone et moi avons rallumé la télé pour l'instruire de nous et de son impéritie à parfaire le cosmos. C'était le début de soirée, je ne saurais vous dire l'heure car la notion n'existe plus pour nous. Depuis des siècles !

Hé quoi ! Je vois clair en vous ! Qui saurait dire si descendre un barreau interdit de le regrimper illico, et quand on veut ? De quel droit y trouver à redire ? De toute façon, Mone et moi sommes injugeables. On a regardé « Vivement dimanche prochain », vous ne pouvez que connaître. Je l'ai compris tout de suite, cela n'a pas manqué d'intriguer Mone qui pensait trouver dans ce petit divertissement une piste, une poussière, pour savoir combien de temps on allait encore attendre, pour savoir si, à cette courte échelle-là, le programme allait éclairer nos lumières sur la possibilité d'une suite, un autre dimanche, ou pas. Comme quoi, un léger retrait permet souvent un meilleur point de vue sur l'ensemble, fût-il un climax ! Et puis, je voyais bien que cette baisse de régime et d'altitude soulageait un peu Mone ; elle y trouvait une sorte de contentement passager. Elle a même fini par répondre au type de la télé. Sans commentaire...

Ensuite, c'est allé très vite. Les gens ont applaudi comme le font ceux qui mesurent la distance entre leur petitesse et le nirvana. J'ai parfaitement vu Mone se retenir, inexplicable ! Générique, et puis rien... Mone a tourné la tête vers moi ; pensez si je me suis gardé de lui rendre son regard, nous sommes bien au-delà ! Dimanche prochain est resté en suspens, sans élucidation, sans perspective. Ça a changé Mone, irrémédiablement. Sans un mot, (oui car même à « nirvana moins 1 », c'est tout de même le grand silence, pardi !) et donc dans le silence absolu du presque plein, Mone s'est approchée de la fenêtre, l'a ouverte et a versé dans le vide, le vrai celui-là... Je me suis à mon tour approché de la fenêtre et voilà tout. Que voulez-vous que je vous raconte de plus ? Vous me faites parler depuis des heures déjà et vous comprenez maintenant combien il m'en coûte !

Bien sûr que je n'ai rien fait, rien dit ! Appeler quelqu'un ? Et qui, dites-moi, de là où je me trouve ? M'enquérir de la santé de Mone ? Vous avez vu la distance qui nous sépare à présent elle et moi ? Même en se parlant, vous mesurez l'abîme entre nous désormais ? Vous extravaguez ! D'ailleurs, reconnaissez qu'il vous aura fallu monter jusqu'ici, à mon niveau, pour pouvoir m'appréhender, par le langage certes, mais je gage que votre ascension personnelle a pris une sacrée hauteur grâce à moi, pas vrai ? En outre, et sans vouloir vous flatter, il ne manquerait qu'un rien avant que vous et moi ne nous parlions même plus ! Vous êtes si près du but mon bon ami, du simple fait de ma fréquentation. Voilà pourquoi, et sans attendre pour ma part de remerciements, je me permets d'ores et déjà de vous féliciter.

Apnésique

Stéphane Werth

Ça a commencé comme ça : « Altération des facultés mentales ayant conduit à l'abolition du discernement au moment des faits. Absence de responsabilité pénale. »

À l'issue du délibéré, tout de suite j'ai remercié mon avocat. Du fond du cœur. Il avait trouvé la faille. Insinué le doute. Ce n'était donc qu'un accident, avec la mort au bout certes, mais un accident quand même.

Et puis je suis arrivé ici. D'abord j'ai pensé à Cousteau, le monde du silence, le plongeur remonté trop vite qui hurle de peur avant d'entrer dans le caisson, cette ogive au métal épais, longue comme un cercueil, installée sur le pont du bateau, pour être re-comprimé. Pour lui, c'était le caisson ou la mort. Pour moi, ç'a été le caisson.

Après, j'ai fait connaissance avec le P.O. Un furieux qui s'est réjoui de mon arrivée. « Solitaire, paresseux, cruel, apnésique » avaient conclu les experts psychiatriques à mon procès. Forcément, il jubilait.

Depuis, j'avoue que je ne sais pas si les psy avaient raison. À cette question, les jurés ont répondu « oui ». Moi, je ne sais pas.

« Apnésie : pathologie psychique rarissime, agglomérat de plusieurs affections mentales ou complexes connues, dont le mélange l'est moins. Œdipe, schizophrénie, fond névrotique, noyaux obsessionnels, bouffées délirantes. Rend complexe la question de la place du sujet dans la société… »

Je ne sais pas. Et puis dans dix minutes, c'est ma séance.

Ils ont dit que c'était à cause de la plongée sous-marine. J'avais fait huit saisons comme moniteur : Porto-Vecchio, presqu'île de Giens, Bouillante, mer Rouge. Des milliers de plongées. L'excès de respiration de gaz sous pression aurait provoqué des lésions dans mon cerveau et favorisé cette maladie. Soit.

Ce que je sais, c'est que maintenant je suis de la chair à caisson.

Ce que je sais aussi, c'est que je vais lui faire la peau à mon avocat. Je vais l'abolir ! L'abroger ! De la barre et du sextant, à huis-clos, plus de trace, nulle part, non-lieu ! La plaidoirie de cette crevure m'a jeté entre les mains de ce P.O. : « Donnez un signe d'espoir à mon client en ne le désocialisant pas par une longue détention. Sa maladie n'est pas incurable. Des raisons d'espérer existent. La psychanalyse hyperbare, ou psychanalyse sous pression, consiste pour le patient à suivre une cure analytique allongé dans un caisson de re-compression, que l'on utilise habituellement pour les accidentés de plongée. »

L'argument a fait mouche. Il a pris son chèque et il est parti. Plus que cinq minutes avant ma séance.

Ça fait douze ans que je suis dans ce quartier sécurisé des « N2 » : « Non coupable, Non innocent ». Zone grise hospitalo-carcérale. Je ne sais pas quand tout ça va s'arrêter. Je ne sais pas si je vais sortir un jour. Je n'ai aucune nouvelle de l'extérieur.

Douze ans que je suis livré quotidiennement à ce P.O. sadique et fourbe. Ses expériences sur moi sont de plus en plus éprouvantes. Il dit que ce n'est pas tous les jours qu'on lui sert un tueur en série apnésique sur un plateau. Sauf que je suis innocent. J'ai beau le crier, il s'en fout. Voire, il s'en délecte.

Douze ans ! Que ma vie se résume à ces séances, à ma cellule, et à la bibliothèque du quartier sécurisé. Maigre mais salvatrice bibliothèque. Mon refuge. Ma salle d'embarquement vers l'ailleurs.

Aujourd'hui, c'est la 3253e. Trois mille deux cent cinquante-troisième séance. Le Psychiatre Opérateur, c'est lui, avec son masque à gaz. Ce dyslexique du clapet élevé au jus de bébé mort. Il me montre l'ouverture du caisson de décompression comme sa niche à un chien. J'entre. Je m'allonge, comme pour une IRM. Il verrouille l'énorme sas derrière moi et retourne à son pupitre. Je suis dans le noir presque total. Enfermé tout seul dans ce sarcophage métallique sans hublot d'où me parvient sa voix à travers l'hygiaphone.

Sans me demander si je suis prêt, il me pressurise. Ça, c'est pour l'hyperbare. Je fais craquer mes tympans pour ne pas avoir mal aux oreilles et en quelques minutes, j'ai l'air aussi maigre qu'un cadavre après trois mois de cercueil. Puis il m'envoie de l'azote et je sombre dans un état de narcose comme si j'avais bu une douzaine de Ricard. Ça, c'est pour la psychanalyse. La tête me tourne. L'euphorique et le dépressif se mêlent.

Il m'oblige ensuite à raconter tout ce qui me passe par la tête. Mais moi, je ne veux pas ! Je ne veux pas parler. Je ne veux pas que mes pensées s'éventent. J'ai beau faire, mes résistances rompent, comme du béton désarmé. Et mes idées s'ouvrent, aussi facilement qu'une bourriche entre les mains d'un écailler. Il me fouille par la parole et par la langue, note tout ce que je dis, toujours, à longueur de cahiers qu'il entasse depuis douze ans dans de pleins cartons derrière son pupitre. Je ne sais pas pourquoi il écrit tout ça.

— Je veux du jus de cervelle, du vrai ! Je vous écoute…
— Je n'ai rien à dire.
— En êtes-vous sûr ?
— Oui.

— Vous savez ce qui vous attend si vous ne parlez pas...

— M'en fous !

— N'avez-vous pas fait de rêves dernièrement ?

— Non.

— Vous ne dormez pas ?

— Non.

— Jamais ?

— Mais qu'est-ce que dormir ? Hein ? Je vous le demande ! Qu'est-ce que dormir si ce n'est chercher des ennuis ? Dormir, c'est l'apnée des sens, c'est tendre la main à des inconnus qui ne pensent qu'à me sauter dessus du fin fond de mon lit, c'est contempler mon reflet mou dans un miroir bègue, dormir c'est être le Don Quichotte malouin qui lutte contre la transhumance des moules : une pure folie !

— Bon... vous m'obligez à augmenter la pression du caisson. Votre déni n'est que manifeste. J'y vois là un appel de votre inconscient. Je crois que la pression est justement ce que vous recherchez.

— D'accord, d'accord, j'ai fait un rêve !

— À la bonne heure !

— J'ai fait un rêve...

— Je vous écoute.

— Je suis en plein milieu de l'Atlantique, dans de grandes vagues gris métal, je suis seul et prêt à plonger. Il n'y a que ma tête qui dépasse de l'eau. J'ajuste mon masque et je commence à descendre dans l'obscurité des profondeurs.

— C'est tout ?

— Euh... oui.

— Bon, je vois. Encore un peu de pression, donc...

— Non, attendez !

— Oui ?

— Ça me revient... Je descends pendant de longues minutes. Les cent premiers mètres sont un bonheur, je fais craquer mes tympans en expirant des bulles qui résonnent à gros bouillons. Je m'enfonce dans cette épaisseur d'eau, la pression serre ma combinaison sur tout mon corps, et je lis sur mes instruments 50 mètres, 60, 72, 85, 93, 98... Passé cent mètres de profondeur, mes instruments s'éteignent. Je continue de descendre. Je me sens admirablement bien, mais je suis seul et sans aucun repère. À quelle profondeur suis-je descendu ? Je ne sais pas. Trois mille, peut-être quatre mille mètres. La pression de l'eau est gigantesque mais je ne la sens pas.

— Hon hon...

— Je n'ai pas peur. C'est plus cette solitude...

— Cette solitude ?

— Oui...

— Hon hon...

— Je m'arrête à proximité du fond, au-dessus d'un paysage lunaire et bosselé. J'entends le crissement continu des fonds marins.

— Hon hon....

— Je vois une épave disloquée couchée sur le flanc. Partout comme de la cendre. Et puis un sillon. Quelque chose est passé par là.

— Hon hon...

— Soudain une silhouette. Humaine. Puis d'autres. Et encore d'autres qui se détachent de l'obscurité.

— Hon hon....

— Une procession. Je vois des êtres humains marcher sur le fond de la mer. J'ai le sentiment qu'ils font le tour des océans comme ça, indéfiniment, sans s'arrêter, dans une hâte fébrile. Leurs jambes seules s'articulent, soulevant des volutes de vase, mécaniques. Je crois que les morts des mers s'unissent pour arpenter le fond des océans dans une file indienne silencieuse dont rien ne peut les détourner.

— Hon hon...

— Ils n'ont d'humain que l'apparence, mais c'est comme s'ils appartenaient à une autre espèce, l'espèce des morts, avec leur obstination à suivre toujours le même chemin, ils avancent aveugles, leurs orbites sont creuses, ils ont tous de très grandes mains et de longs cheveux. Ce sont des noyés, des morts marins, issus de toutes les épaves du fond de la mer.

— Et alors ?

— Alors je ne sais pas.

— Et donc ?

— Je ne sais pas.

— Ces longs cheveux ne vous rappellent rien... De jeunes femmes peut-être ?

— Je suis innocent !

— Et ces marcheurs, ne dirait-on pas, au fond, des morts en série ?

— J'étouffe. Donnez-moi de l'oxygène.

— Ne changez pas de sujet !

— Donnez-moi de l'oxygène... je manque d'oxygène.

— Intéressant, ça, le manque. Le manque d'occis gêne.

— S'il vous plaît...

— C'est interdit. Et vous le savez. Interdit et dangereux. Vous risquez la perte de connaissance.

— Je vous en supplie...

— Je veux bien consentir à vous donner un peu d'azote, mais je vais devoir augmenter la pression...

— Non, de l'oxygène !

— Plongez, mon vieux, plongez ! C'est votre inconscient qui vous le demande. Vous devriez comprendre un peu vos rêves après douze années d'analyse hyperbare.

— La perte de connaissance, c'est la ruine intellectuelle. Le délitement de l'être par l'évitement du sens.

— Ah ! Du jus de cervelle, enfin...

— Vous avez encore augmenté la pression.

— Ne changez pas de sujet !

— Je...

— Vous ?

— Pour un plongeur la mer est verticale.

— Hon hon...

— Quoi ? Tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ?

— Cessez de fuir !

— La belle chose de se piquer du faux honneur d'être fidèle !

— Molière. Dom Juan, acte I, scène II... Vous fuyez encore...

— Si le Ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée !

— Femme offensée... Comme nous y revenons... L'arroseur arrosé... Votre surmoi toque à la porte, on dirait. Je vais vous remettre un peu de pression. Je veux du sale !

— Non, arrêtez !

— La pression ne s'exprime pas seulement en bars, vous savez.

— Par pitié...

— Espèce de dégueulis de détendeur à piston ! J'ai un éditeur au cul, moi ! Les mecs comme vous j'en fais du pop-corn. J'les comprime à cinq cents bars et j'ouvre le sas !

— D'accord, d'accord !

— Bon, alors... À quoi pensez-vous ?

— Un commercial est un chibre qui ne s'incline même pas devant le Seigneur. Vous aussi vous êtes un chibre. Un chibre à l'impuissance dix.

— Voyez comme la pression est salutaire quand vous arrivez à la féconder. Je note...

— Le chibre huit, couché, infini.

— En effet, sans pression, pas d'érection...

— Je pense que les plongeurs obsédés matent des films de bulles au palier.

— Hon hon...

— Je pense aux seins sans nuit d'Alice.

— Tiens ? Alice...

— Alice, qui n'aurait pas dû me dire non. Creuser, à petits coups précis de langue savonneuse, creuser dans les seins d'épice d'Alice à la taille effrayante.

— Alice, qui descend dans les entrailles de la terre à la poursuite du lapin blanc comme vous le faites dans celles de la mer... mais à la poursuite de quoi ?

— Tout au fond ?

— Hon hon...

— Je pense que Nietzsche avait raison. Celui qui ne dispose pas des deux tiers de ses journées pour lui-même est un esclave.

— Esclave du fond des mers ?

— Esope reste ici et se repose.

— Ce n'est pas de vous, ça !

— Bercer bébé percer pépé.

— Hon hon... persistance narcissique...

— Demain dès l'aube à l'heure où blanchit la campagne je partirai.

— Diversion ! Laissez donc Monsieur Hugo en dehors de tout cela. Je veux entendre du nouveau, de l'intime, du sale !

— Non...

— Si.

— Non...

— Ne m'obligez pas !

— D'accord, d'accord...

— Je veux savoir tout ce qui passe par votre cervelle de dingue ! Tout ! Et tout de suite !

— Euh... la rando de la méduse... la rando de la méduse est l'asymptote de l'inanition même. Euh... Détendeurs alpestres aux ivoires bénis, ombre des bulles des pardons d'enfants... J'ocre les mûres, les couleurs, les voiles, j'abats les toisons, la douleur viendra... Lueurs sans alcool, lumières occises qui coagulent, haut garrot d'un monocle...

— Je note, je note, ne vous arrêtez pas...

— Bruit du baiser gras... euh... bruit du baiser gras... œuf sur le plat ! Souvenir d'épave halo d'un far... Ses yeux me disent la tôle et l'aorte...

— Pas mal pour une raclure. Je ne suis pas sans remarquer vos progrès, même si je reste encore sur ma faim. Votre temps est terminé. Je décomprime.

Le caisson revient à la pression ambiante. Le P.O. ouvre le sas. Il me fait les poches. Faut qu'il y ait le compte, sinon... Je rassemble mes forces et me lève, nauséeux. Les membres encore faibles et tremblants, je franchis la porte de son cabinet, comme un nonagénaire. Il me lance son éternel « À demain » de derrière son masque à gaz.

J'ai besoin de temps. De beaucoup de temps. De plus en plus de temps. À chaque fois. Purger cette ordure. Toute. De tout mon corps. Avant qu'il ne recommence. Recommence. Et recommence. Mais un jour, un seul jour, vingt-quatre petites heures ne me suffisent plus à récupérer. Je ne sais pas comment tout ça va se terminer… mal, sans doute…

Je le jure, mon avocat, si je sors un jour, je le retrouve… et je l'envoie par le fond arpenter les océans !

La revanche du gibier

Marianne Desroziers

Du sang sur la neige. C'est la première chose qu'on voit en arrivant sur place. Pour tout dire, on ne voit que ça. Une grande tache rouge sur une étendue blanche miroitant sous le soleil de midi. Pas une empreinte de pas dans un rayon de plusieurs kilomètres. Et cette nausée persistante qui revient sans cesse. Tout à coup, elle ressent un froid glacial pénétrer sa peau, envahir sa chair, se répandre par vagues jusque dans ses os, après avoir traversé ses nerfs en décharges électriques.

Deux heures plus tôt, au même endroit, on distingue nettement des empreintes de pas dans la neige : un petit 38 et à côté la marque des raquettes incrustée dans le sol gelé. Mais il n'y a personne pour les voir, hormis une bande de gros corbeaux ... et bien sûr ceux qui les ont laissées.

Quatre heures plus tôt, l'occupant unique du chalet — le plus proche de la future scène de crime découverte par l'agent de police Marie Trissier — vient de rendre l'âme. Son corps inerte, froid et livide, pend au bout d'une corde solidement attachée au plafond du garage.

Huit heures plus tôt, le renard habitué des lieux, venu manger deux ou trois poules au milieu de la nuit, est dérangé par deux individus, un homme et une femme, chargés d'un étrange fardeau. La femme pleure et l'homme crie — à moins que ça ne soit l'inverse.

Dix heures plus tôt, un corps de femme gît sur un lit de neige rouge sang. Elle est nue. Aucun de ses vêtements ne se trouve près d'elle. De minces flocons de neige la recouvrent mais son corps est encore chaud. Elle n'est morte que depuis quelques minutes. Dans le chalet, un célibataire quinquagénaire — au chômage mais autrefois cantonnier — se dispute avec un homme sensiblement du même âge. Une jeune femme brune essaie de les séparer, en vain...

Douze heures plus tôt, deux hommes accompagnés de deux femmes beaucoup plus jeunes finissent leurs apéritifs dans le bistrot avant d'enfiler gants et bonnets et de s'emmitoufler dans leurs anoraks. Ils sortent de l'établissement le feu aux joues et traversent la place du village. Les hommes aux corps échauffés par les alcools forts tentent de prendre les femmes dans leurs bras et de les embrasser. La brune repousse son

prétendant sans conviction ; la blonde semble plus embarrassée et dans de moins bonnes dispositions vis-à-vis de son compagnon de beuverie. Au-dessus d'eux, les guirlandes lumineuses de Noël clignotent avec une provocation que l'on pourrait prendre pour de l'obscénité. Dans les yeux de la blonde, on perçoit une peur mêlée de tristesse — quelque chose qui déjà ressemble à de la résignation.

Le lendemain, vers 12h45, Marie Trissier rentre chez elle pour déjeuner comme tous les jours avec son mari. La naissance du bébé est prévue pour le printemps. D'ici là, la neige aura fondu, la glace aura disparu, laissant la place à d'autres paysages, d'autres atmosphères. C'est ce qu'elle essaie de se dire pour se remonter le moral mais elle n'arrive pas vraiment à s'habituer au rude climat des montagnes. Les premiers jours, elle les avait trouvées majestueuses et magiques, ces montagnes, puis elle avait commencé à se sentir oppressée, piégée dans une vallée inhospitalière, sans horizon, obligée de côtoyer des montagnards au sale caractère, durs comme de la glace tassée. Elle allait bien finir par s'habituer à ces paysages de carte postale, à ces coups de tonnerre qui vous réveillent au petit matin quand on déclenche des avalanches, à ce froid qui vous saisit de ses mains de géant dès que vous ouvrez la fenêtre.

— Après le meurtre sans coupable, voilà qu'il y a des meurtres sans cadavres maintenant, dit-elle à son mari.

— Je t'ai déjà dit de pas ramener tes histoires de boulot à la maison, c'est trop sordide.

Le reste du repas se passe en silence.

En début d'après-midi, elle retourne sur les lieux avec deux autres policiers. L'enquête de voisinage les mène rapidement au chalet en bois et en pierre du vieux célibataire, enfoncé dans un recoin désert sous la falaise. Ce qu'ils découvrent dépasse l'entendement : le propriétaire de la maison, un mastard bedonnant imbibé d'alcool, est pendu à une poutre du garage. Près de lui, un congélateur d'une taille impressionnante rempli de sangliers, de lièvres, de faisans. L'homme était un braconnier aguerri, certainement protégé par les autorités locales. En vidant le congélateur, ils découvrent le cadavre de la jeune fille blonde. Enceinte de son premier enfant, Marie a tout juste le temps de sortir du garage pour vomir.

*

On n'a jamais retrouvé la jeune femme brune ni le deuxième homme. L'enquête a conclu qu'il s'agissait de touristes ayant pris la fuite après le meurtre de la blonde par son compagnon d'un soir dont elle aurait

refusé les avances. Une question demeure encore sans réponse : pourquoi le meurtrier a-t-il pris soin de transporter le cadavre dans le congélateur, transformant ainsi sa victime en gibier ?

Depuis, certains disent qu'une jeune fille blonde au regard triste hante les bars du village, les soirs de Noël, en quête d'un homme.

Naufragé

Sylvain Barbé

Depuis le début du voyage, S. compulsait ses notes de travail et relisait sans cesse les documents à sa disposition. Observations, témoignages, essais, mémoires, il avait décortiqué tout ce qu'il était possible d'étudier dans le laps de temps imparti. Il n'était arrivé à aucune conclusion satisfaisante. Se confronter aux mystères du Temps, de l'Espace et de l'Univers était certes passionnant, mais force était de reconnaître que plus les recherches avançaient, plus les cerveaux humains s'enlisaient dans d'incroyables paradoxes. On pouvait aisément se perdre dans les méandres quantiques des flots temporels, spatiaux et dimensionnels. En bref, on ne savait rien. Il se frotta les mains l'une contre l'autre comme s'il avait froid et soupira. Il regarda l'horloge. Dans moins d'une heure, ils seraient sur place. À défaut d'une explication, au moins serait-il en mesure d'observer concrètement ce qui hantait ses nuits depuis plusieurs semaines. Il travaillait sans relâche sur une découverte effectuée par les drones de surveillance disséminés dans l'espace. Une anomalie était apparue en bordure du Grand Nuage de Magellan. Ses caractéristiques étaient celles d'un trou noir hyper-massif. Ce qui avait alerté les instances scientifiques, c'était sa brusque apparition. Sa formation avait été si soudaine qu'elle avait provoqué un désordre sans précédent dans son environnement. Des étoiles avaient vu leurs trajectoires modifiées, des planètes s'étaient évaporées des instruments de contrôle et l'on avait noté des mouvements insolites sur des distances considérables. Tout un pan de galaxie était en train de subir des modifications irréversibles. Décision fut donc prise d'envoyer un équipage de chercheurs chevronnés pour estimer la nature réelle du phénomène. S. faisait partie du voyage et s'était immergé entièrement dans l'étude de cette curiosité que leur avait offerte le cosmos. Rien de semblable n'avait été observé jusque-là.

Le vaisseau arriva à destination comme prévu. Il émergea dans l'espace conventionnel et le pilote prit le relais des ordinateurs. Il lui fallut quelques secondes pour exécuter une rapide manœuvre afin de stationner l'engin à une distance raisonnable de son objectif, c'est-à-dire hors de la sphère d'attraction théorique de l'anomalie. Le vaisseau se positionna en orbite autour du satellite d'une géante gazeuse. Lorsque S. vit l'objet de ses recherches pour la première fois, son cerveau eut du mal à assimiler le spectacle qui s'offrait à lui. L'intrus sidéral présentait des proportions hors du commun qui saisirent d'horreur tous les membres d'équipage. Plusieurs

sentirent leurs jambes flageoler et S. dut se tenir fermement à son poste pour ne pas s'écrouler. Le monstre nouveau-né se présentait sous la forme d'un titanesque cercle obscur dont la taille dépassait celle du système solaire. Il était nimbé sur des milliards de kilomètres de nuages incandescents où se mêlaient des lueurs fauves et des nuances d'un rouge rubis. Ces nuées formaient une couronne de nébuleuses en perpétuelle ébullition. L'univers leur avait effectivement réservé un spectacle aussi inédit qu'effroyable.

Dans le silence pesant de la salle de contrôle, S. eut le courage de quitter des yeux l'anomalie pour se concentrer sur un autre aspect terrifiant de leur situation. Les instruments de mesure s'affolaient et il repéra tout de suite les effets dévastateurs de la singularité. Celle-ci aspirait irrémédiablement tout ce qui se trouvait dans les parages. S. avait bien noté que les alentours immédiats du vortex présentaient un aspect trouble, celui d'un chaos colossal qui convergeait vers la gueule carnassière de ce Gargantua cosmique. Mais son influence néfaste s'exerçait sur des distances bien plus importantes que ce qui avait été supposé. Astres, planètes et satellites se désagrégeaient comme s'il ne s'agissait que de simples boules de sable et de poussière sous une rafale de vent. Des milliers d'étoiles avaient quitté leurs orbites et s'étaient transformées en une phénoménale pluie de bolides flamboyants ; et parmi ces météores géants, d'interminables nuages de débris ardents tourbillonnaient en direction du gouffre. Même la planète gazeuse autour de laquelle ils gravitaient changeait de forme sous l'effet de sa force d'attraction. Sa surface était agitée d'étranges remous et des nuées fantomatiques s'envolaient en longues bandes spectrales. Le satellite près duquel le vaisseau s'était immobilisé subissait également la gravitation monstrueuse : entraîné dans une spirale sans fin, chaque rotation l'approchait de sa propre disparition.

À la stupeur initiale succédèrent les premiers assauts de la peur lorsque le pilote s'écria : « Je perds le contrôle ! » Concentré sur les commandes, il fixait sans y croire les instruments de bord, manipulait avec anxiété plusieurs leviers, pianotait rapidement sur des écrans tactiles, puis sa tête se tourna vers le hublot principal. Le vaisseau quittait sa trajectoire. Malgré la poussée des puissants réacteurs, rien ne pourrait plus l'arracher à l'emprise du vortex. La proue du vaisseau pointait inexorablement vers l'abîme ; le satellite avait lui rompu sa course et se précipitait dans le puits de ténèbres. Une chevelure argentée s'effilait dans son sillage de météore ; derrière lui la géante gazeuse était en train de se dissoudre en un nuage informe dont les tentacules vaporeux se courbaient dans la même direction. Une onde de choc traversa brutalement le vaisseau dont la résistance avait atteint ses limites. Des flamboiements livides s'abattaient sur sa coque, comme s'il était pris dans un immense orage.

Debout à son poste, hagard, S. n'était que spectateur du désastre. Autour de lui, l'équipage demeurait prostré, paralysé par la peur. Devant eux s'ouvrait la gueule démesurée du monstre et la noirceur à laquelle ils faisaient face n'avaient rien à voir avec celle du cosmos.

À présent la coque blindée se tordait sous la puissance dévastatrice : le vaisseau, abandonné par tous les systèmes de protection, n'en avait plus pour longtemps. Un réacteur implosa et l'engin entier se mit à tournoyer comme un brin d'herbe dans un torrent indomptable. Tous furent violemment projetés contre les parois d'acier, inconscients ou tués sur le coup ; les plafonniers grésillèrent puis fondirent dans des gerbes d'étincelles. L'obscurité les recouvrait entièrement : seul S., cramponné à son siège fixe, affichait encore des signes de lutte. Il ne pouvait quitter des yeux le hublot principal renvoyant un flot ininterrompu de ténèbres, hanté par les visions prodigieuses qui l'avaient précédé. L'homme, malgré ses avancées technologiques et scientifiques, ses conquêtes à travers les galaxies, ses empires édifiés au long des siècles, n'était strictement rien à l'échelle de l'univers. Un pathétique atome de vie, éphémère et fragile, qui pouvait être balayé en un instant par des forces inconnues. Tout était fini, le vaisseau se disloquait inéluctablement : des pans entiers se tordaient, se déchiraient, éclataient en morceaux.

La capsule de survie, S. y pensa dans un dernier réflexe. Sans savoir comment, il réussit à quitter la salle de commandes jonchée de cadavres, traversa un corridor à la matérialité instable et atteignit le module de sauvetage. Il s'agissait d'un engin minuscule ne pouvant accueillir qu'une seule personne, qui se présentait sous la curieuse forme d'une sphère argentée. La robustesse de ces mini-vaisseaux avait été mise à l'épreuve à maintes reprises et de nombreux équipages avaient survécu dans des conditions extrêmes. Afin de prouver la solidité de sa création, on racontait que son concepteur avait envoyé l'un de ces appareils au cœur même d'une étoile — un signal avait continué à être émis pendant cinq jours. En quelques secondes, S. se retrouva harnaché, enfermé et propulsé dans le vide. Tandis qu'il s'éloignait, le vaisseau devenu mausolée achevait de se désagréger en une myriade de fulgurances sombres.

Dans l'étroite capsule, les diodes s'allumaient et s'éteignaient dans un désordre total, pris par la même panique que l'unique rescapé de la catastrophe. Le moteur de l'engin, en surrégime, produisait un bourdonnement grave et lancinant difficilement supportable. Ligoté à son fauteuil, S. céda à l'épouvante qui hurlait dans ses entrailles. Il poussa un cri désemparé, viscéral, douloureux, comme s'il espérait inconsciemment que quelqu'un l'entendrait et lui viendrait en aide. Mais derrière la frêle coque métallique qui l'emprisonnait ne s'étendait que le vide intersidéral, infini et

glacé : la capsule de survie serait probablement sa tombe. Ses doigts se crispèrent sur les accoudoirs et il sentit tous les muscles de son corps subir une tension intolérable. Dans son crâne, des images se heurtaient dans un maelström inquiétant. Il ferma les yeux pour essayer de retrouver un semblant de lucidité ; il lui fallut de longues minutes pour atteindre un ersatz de discernement. La capsule était réellement d'une solidité fantastique. Un champ de force intégré permettait de multiplier sa résistance aux assauts extérieurs. La pression interne était stable ainsi que la température et le niveau d'oxygène. Sa minuscule bulle d'acier lui offrait un répit provisoire. Son cœur battait toujours aussi fort dans sa poitrine. Fébrilement, il procéda aux vérifications d'usage. Il s'aperçut que des rations de survie se trouvaient à bord. Il but un peu d'eau et se sustenta partiellement. Le corps reposé, il osa regarder par le hublot. Comment décrire cette démesure apocalyptique, les remous fabuleux de la matière confinant à l'irrationnel, au cœur d'un océan d'ombre et de feu sans limites ? Débris rocheux et éclats cométaires formaient des tsunamis ravageurs qui ne cessaient d'entrer en collision puis étaient aussitôt aspirées par le néant. Un astre de la taille de la lune terrestre passa à côté de la capsule et S. se recroquevilla malgré lui dans son fauteuil, persuadé qu'il allait être pulvérisé. Il discerna nettement sa surface rocailleuse et grise d'où jaillissaient des laves sinistres de profonds ravins. Le planétoïde s'enfuit, comme pressé de mourir, et se fendit en une infinité de fragments dispersés sur des centaines de milliers de kilomètres. Au-delà, S. aperçut la titanesque porte noire, ce gouffre insatiable qui avalait sans relâche toute forme de vie. C'étaient les ténèbres dernières que S. examinait et cette vision le choqua. Malgré la vitesse et la résistance de la capsule, il savait qu'il ne pourrait pas y échapper.

Pendant deux jours, le module dériva vers le vortex à une vitesse croissante. Il approchait à une allure telle qu'il était étonnant de le voir demeurer en un seul morceau. Certes, la capsule donnait des signes sensibles de faiblesse mais il n'y avait pour l'instant aucune défaillance notoire à gérer. S'il avait eu le choix, S. aurait préféré en finir maintenant et ne jamais connaître la suite. Même les naufragés du passé, perdus au milieu d'océans aux profondeurs mystérieuses, n'avaient pas eu à endurer pareil cauchemar. Filant autour de l'appareil, il n'y avait plus d'énormes amas, de résidus de planètes ou d'étoiles : tous les corps célestes avaient été concassés, écrasés, émiettés par les forces titanesques de l'anomalie. Ne subsistaient qu'un raz-de-marée de gaz et de poussières aux vagues flamboyantes, de filiformes rubans de matière décomposée et d'immenses colonnes de clarté lisses et scintillantes comme des milliards de soleils. Rien ne le prépara à plonger dans le puits innommable : cela se fit brusquement, quand S. ne s'y attendait plus. La capsule se retrouva noyée

dans une noirceur abyssale. Aveuglé par cette explosion d'obscurité, S., tremblant, se repéra sur ses instruments de bord. La température extérieure avait dépassé le seuil inaccessible du zéro absolu. S. secoua la tête, incrédule. Si c'était vrai, cela impliquait qu'il n'y avait théoriquement plus de matière en cet endroit — car au-delà de cette barrière fatidique, plus rien n'existait. Plus de temps ni d'espace. Un état de non-existence. Les mesures de pression cessèrent : les instruments devinrent fous, une sarabande incompréhensible de chiffres s'anima avant de s'effacer complètement. Les autres diodes s'éteignirent à leur tour. Les parois du vaisseau n'étaient plus visibles. Au toucher, S. ne sentait plus rien. Un épais mur s'était installé devant ses yeux. Il bougea les bras mais rien de tangible ne s'offrait à ses mains. Était-il encore assis ? Il ouvrait et fermait les yeux dans le vain espoir de deviner quelque chose. Mais c'était l'obscurité la plus complète, si dense qu'elle en était suffocante. Que pouvait-il faire ? Il était dans un « lieu » qui n'existait pas au sens spatial et temporel du terme, et ce constat était intellectuellement impossible à assimiler.

Était-il mort ? Cette pensée lacéra tout à coup son cerveau. Avait-il atteint cet état de non-existence qui précède la vie et se cache après la mort ? Que savait-on après tout de la fin du corps biologique ? La mort pouvait être un passage d'un état à une autre dimension. Quoi qu'il en soit, il devait bien évoluer quelque part car il avait encore conscience d'exister... Il était indéniable qu'il pensait, qu'il réfléchissait ; il bougeait aussi, même si c'était une sensation diffuse et lointaine, comme une réminiscence. L'idée lui vint qu'il n'était peut-être plus que la relique inconsistante de son corps et de ses pensées, et que ses impressions n'étaient que les sensations fantômes ressenties après l'amputation d'un membre. Son cerveau se révolta contre cette idée et il eut l'impression que son âme était en train de hurler de terreur. Ses organes semblaient se tordre, se mouvoir et essayer de jaillir hors de lui. Son corps se raidit comme s'il avait reçu une intense décharge électrique. Son cœur s'emballa de façon irrégulière puis cessa de battre. Son corps n'était plus. Pourtant, il existait encore...

On était au-delà de la compréhension humaine. S. ignorait à présent tout de son état. L'impensable alors se produisit. Dans cet espace sans matière, des sons se firent entendre. Il perçut d'abord un murmure grave, un rythme hypnotique, répétitif, comme le battement d'un cœur gigantesque — mais un cœur inhumain, sur le point de s'éteindre. Cette sensation morbide emplissait l'infini. Puis il y eut des ondulations sonores, presque imperceptibles au début, qui s'amplifièrent. Elles provoquaient des échos douloureux à l'intérieur de sa psyché et il eut la certitude qu'elles n'étaient pas faites pour l'oreille humaine. Après, tout se troubla. Une cacophonie inouïe l'enveloppa, s'insinua en lui, envahissant son esprit

comme un acide brûlant capable d'empoisonner jusqu'à ses pensées les plus intimes.

Délirait-il ? La folie devait finalement avoir eu le dessus et sa santé mentale était en train de se dissoudre. Allait-il subir cet état pour l'éternité ? Mais qu'est-ce que l'éternité si le temps n'existe pas ? Ses sens étaient dépassés par l'aberration de sa situation, ses réflexions tournoyaient dans un cyclone d'incompréhension, confrontées à l'inexprimable. Il appartenait désormais au vortex — ou à quelque chose de plus terrifiant encore. En lui et autour de lui se matérialisèrent des forces irréelles : des formes plus noires que le néant se contorsionnaient dans le vide. Nimbées d'une brume sèche, effroyables de démesure, elles oscillaient hideusement, incertaines et hystériques, dans une transe indéfinissable. Ces abominations protéiformes, ces formes colossales en mouvement, ne pouvaient être décrites rationnellement : elles ondoyaient, rampaient, se lovaient dans un espace dépourvu de sens.

S. approcha malgré lui de ces structures démentes dont il ne pouvait voir ni imaginer le début ou la fin, absurdement étirées dans toutes les directions à la fois. Elles émettaient par décharges pulsatiles des ondes malsaines qui s'imprégnaient en lui. Ces choses informes hantaient les ténèbres. Elles se balançaient sans raison dans la nuit. Il perçut — mais comment ? — ces entités tentaculaires plus vastes que l'univers entier se mouvoir entre les ombres et les rêves que l'on devine dans le noir. Il comprenait au moins une chose maintenant. Mourir n'est pas une fin — encore moins une délivrance. Car dans les abîmes du cosmos, au-delà du Temps, de l'Espace et de la Mort, danse l'Indicible.



Le Gouffre

par Elisabeth Mounic

Gueules cassées





par Henri Cachau



La malédiction du Mont-Blanc

Christian Attard

Jacques Balmat et le docteur Paccart réussirent le 8 août 1786 à atteindre le sommet du Mont-Blanc à 4810 mètres d'altitude. Les deux hommes terrassèrent à mains nues les mauvais génies de la montagne. Mais qui se souvient de l'étrange mort de Balmat, dit depuis sa victoire « Balmat Mont-Blanc » ? Tombé dans une crevasse alors qu'il cherchait… de l'or, jamais la montagne ne rendit sa dépouille.

L'or du « Malabar »

L'homme bondit de joie sous un vent infernal, piolet et drapeau tricolore en main, il remercie Sainte Thérèse d'Avila, chante, pleure, rit.

3 juin 1950 : une immense date pour l'humanité grimpante. Louis Lachenal et Maurice Herzog ont atteint le sommet de l'Annapurna, le premier « 8000 » est tombé. Ils sont Français et font partie d'une expédition sur le continent indien qui regroupe les as de l'alpinisme national dont Lionel Terray, Gaston Rébuffat, Marcel Ichac… Seuls Herzog et Lachenal ont pu finir l'interminable ascension, mais à quel prix : le premier dut laisser ses mains en sacrifice aux divinités himalayennes, le second ses pieds. Herzog finira sa vie à quatre-vingt-treize ans, dément et démenti par sa propre fille, Lachenal au fond d'une crevasse alpine.

Toujours le même vent violent, le froid intense et une horrible odeur de kérosène.

Exactement cinq mois après la conquête de l'Annapurna, le 5 novembre, un Lockheed Constellation de la compagnie Air India assurant la liaison Bombay-Londres, via Le Caire et Genève vient de s'écraser non loin du sommet du Mont-Blanc. À son bord, quarante marins indiens comptaient rejoindre leur lieu d'embarquement en Angleterre et huit membres d'équipage les transportaient.

La météo était exécrable et l'avion volait beaucoup trop bas au point que la tour de contrôle de Genève lui indiquait à deux reprises de rectifier son altitude. Drossé par la tempête trop loin de son cap initial, un perfide rabattant avait fini par lancer l'appareil au-dessus du rocher de La Tournette. Brisé, éventré, le grand oiseau blanc des Indes s'était désintégré avant de prendre feu.

Un groupe de sauveteurs composé de chasseurs de l'École Militaire de Haute Montagne et d'hommes de la compagnie des Guides de Chamonix

va pourtant se mettre en marche dès le lendemain pour tenter de rallier les débris. Tout le monde sait qu'il n'y a pas de survivants. À la tête d'une première cordée, trois hommes, les plus qualifiés, les guides René Payot, Pierre Leroux et le lieutenant Jay. À Chamonix, en attendant leur départ, affluent curieux et journalistes. À l'attrait pour l'aventure en haute montagne, ravivé par l'exploit de l'Annapurna, venait s'ajouter l'exotisme mystérieux de cet avion indien étrangement nommé « Malabar Princess ».

Vingt-cinq chasseurs lourdement chargés commencent la périlleuse ascension par la voie des glaciers, jamais empruntée à cette époque de l'année. Une première étape est prévue au refuge des Grands Mulets, là même où étaient passés Balmat et Paccart en 1786. La progression est délicate, il a beaucoup neigé et le passage du glacier est extrêmement dangereux. Payot, qui ouvre la route, solidement encordé, ne tarde pas à s'en rendre compte en chutant à travers un pont de neige et de glace dans une profonde crevasse. Ses deux compagnons le hissent, il n'a qu'une entorse mais immédiatement une avalanche se déclenche. Diminué par sa blessure, Payot ne peut l'éviter et est enseveli sous plusieurs mètres de glace et de neige. Ses infortunés camarades n'arrivent pas cette fois à le dégager à temps.

Le 7 novembre, un article du journal local, le Dauphiné Libéré, relaie une rumeur « officieuse » et non moins anglaise, le « Malabar Princess » aurait transporté des lingots d'or ! La compagnie ne put, paraît-il, confirmer la présence de cet or, le manifeste du fret étant resté à bord. Mais déjà on murmurait que c'était peut-être pour cela, bien plus que pour des sacs postaux, que l'on avait envoyé tant d'hommes tenter de rejoindre quelques débris. Alors que l'équipe de Chamonix renonçait à l'ascension, on apprenait que cinq guides de Saint-Gervais, l'ancestral village rival, venaient d'atteindre l'épave par la voie normale du Mont Blanc, non sans peines. Ce qu'ils virent là-haut devait les marquer à jamais...

On suspendit les recherches jusqu'au retour du printemps, non sans avoir, officiellement cette fois, démenti la présence des fameux lingots. Il ne fallait pas un mort de plus. c'en était assez ; la montagne aurait désormais tout son temps pour lentement ingérer le « Malabar Princess ».

De vieilles légendes alpines prétendaient que l'âme des morts en montagne devait se frayer un chemin vers la lumière à travers la glace — mais elles n'avaient comme seul outil qu'une toute petite épingle.

Neige en deuil

Cet accident allait durablement marquer les esprits puisque moins d'un an après l'écrivain Henri Troyat publiait « La Neige en deuil », roman

fortement inspiré par la tragédie du « Malabar Princess ». Le livre devait remporter un tel succès qu'Hollywood à son tour reprenait l'histoire en 1956 pour en tirer un film réalisé par Edward Dmytryk avec Spencer Tracy et Robert Wagner en invraisemblables alpinistes français.

Dix ans plus tard, Hergé, en dessinant son vingtième album de Tintin, « Tintin au Tibet », devait encore se souvenir du « Malabar Princess ». Alors qu'il séjourne dans une station alpine, Tintin apprend qu'un avion d'Air India vient de s'écraser au Tibet, emportant dans la catastrophe son ami Tchang…

Le cinéma évoquera encore le « Malabar Princess » par la suite : en 2001 dans « Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain » de Jean-Pierre Jeunet, en faisant arriver à Paris une lettre plusieurs années après qu'un accident d'avion ne l'a égarée dans les Alpes, et en 2004 dans « Malabar Princess » de Gilles Legrand avec Jacques Villeret, bien évidemment inspiré de la tragédie.

On aurait pu espérer que jamais plus ne se reproduirait une si terrible catastrophe : c'était sans compter sur les étranges voies du destin qui semblent parfois se jouer des hommes et de leur assurance technique et scientifique.

Effacé par le fort impact du crash de l'avion d'Air India, seulement dix jours plus tard se reproduisit exactement le même scénario sur un autre sommet alpin, l'Obiou, dans le massif du Dévoluy. Le 13 novembre, un avion canadien ramenait des pèlerins de Rome vers Paris après une tournée de tous les sanctuaires saints d'Europe, ou presque. Leurs dévotions ne furent pas suffisantes pour rendre les dieux des cimes plus favorables à leur périple de retour vers Montréal.

La météo, cette fois encore, était très mauvaise, obligeant l'appareil à se dérouter. Il semblerait qu'une faiblesse de l'un de ses quatre moteurs l'ait aussi obligé à perdre de l'altitude. Autant de raisons qui le firent heurter la cime du mont. On dénombra au total cinquante-huit victimes et aucun survivant.

Avec cette sourde et morbide insistance que les hommes reconnaissent aux desseins mystérieux du hasard, les Alpes françaises devaient encore déplorer d'autres accidents similaires, comme le 1er septembre 1953 sur le mont Cimet, où quarante-deux personnes périrent de la même manière.

Émeraudes tragiques

Au summum de l'étrange allait pourtant encore se produire, le 24 janvier 1966, exactement au même endroit qui avait vu se désintégrer le

« Malabar Princess », un autre accident impliquant un appareil de la même compagnie Air India, un Boeing 707 nommé « Kangchenjunga ». Il transportait, équipage compris, cent dix-sept personnes dont l'atomiste indien Homi Jehangir Bhabha et une quarantaine de marins ! Comme pour ajouter à l'absurde ironie du destin, seul le corps de Giovanni Bertoli, le directeur d'Air India, fut dans un premier temps retrouvé et descendu par les premiers sauveteurs, montés cette fois en hélicoptère. Parmi eux, le fils de René Payot, devenu guide à son tour.

Leur première vision, descendus sur les lieux du drame, fut de la plus haute étrangeté : des centaines de cadavres de singes de laboratoire, ayant un cours instant survécu au crash, gisaient sur les pentes verglacées du Mont-Blanc. On descendit encore les jours suivants quelques sacs de courriers dont les enveloppes estampillées « Gendarmerie Nationale » et portant la mention « Récupérée de l'accident d'avion... » continuent de se vendre aux enchères internationales ou sur eBay. Plusieurs équipes d'enquête cherchèrent une boîte noire, qui devait être orange, et qui ne fut jamais retrouvée. On évoqua la thèse d'une collision avec un avion italien de l'OTAN, et l'on finit par conclure que le Boeing indien avait heurté la montagne suite à une incompréhension de langage entre la tour de contrôle de Genève et le pilote...

La réalité, dit-on bien souvent, dépasse la fiction. Cet adage est ô combien vrai dans cette tragique série de catastrophes impliquant des avions indiens sur le Mont-Blanc.

En 1966, les assureurs des Lloyd's firent savoir que le 707 transportait un colis d'émeraudes, et comme le prétendait à juste titre Marcellin, le grimpeur sans moral de « La Neige en deuil » : « Il faut être riche pour voyager en avion ! » — les deux appareils devaient contenir bien d'autres richesses...

Depuis 1986, de très nombreuses personnes parcourant le glacier des Bossons ont collecté, volé, revendu une multitude d'objets, tout ou presque ayant fini par être rendu par la montagne. Un homme, Jean-Daniel Roche, s'en est même fait une sorte de passe-temps monomaniaque et prétend avoir retiré près de six tonnes de débris de la fonte des glaces. Si celui-ci agit en toute honnêteté, allant jusqu'à revendre les objets trouvés pour envoyer l'argent à des œuvres caritatives en Inde, tout un trafic sordide se fait également dans l'ombre. On murmure que certains beaux chalets, que certains commerces, se sont construits peu de temps après les accidents... Roche s'étonne qu'on lui ait toujours refusé la possibilité de créer un musée. À Chamonix, dont Herzog fut si longtemps le maire, on préfère oublier les crashes, les rivalités de cordée et de clochers, les rumeurs...

En septembre 2013, un autre « promeneur » a retrouvé un coffret contenant plus de 240000 euros de pierres précieuses et les a remis aux gendarmes, après une dizaine de jours de « méditation ». D'autres ont découvert des bagues, un saphir... En Italie aussi, les débris regagnent la lumière au bas du glacier de Miage...

Errances éternelles

Hormis ces diamants, ces fourrures, peut-être même ces lingots qui ont causé bien d'autres morts indignes et tenues secrètes ; hormis ces gros titres de la presse internationale, il demeure l'abjection des hommes et des pouvoirs en place, aussi bien français qu'italiens. Car on continue en 2015, dans ces deux pays, à laisser agir en toute impunité les profanateurs de cadavres.

Aujourd'hui encore sont trouvés pieds et mains, troncs et têtes que l'on vole, revend à la sauvette, jette à la rivière dans la plus totale absence de conscience. Comme on va à la cueillette de champignons, certains montent au glacier des Bossons pour ramasser un souvenir anatomique ; et lorsqu'un de ces restes est rapporté aux gendarmes de la région, ces derniers, bien embarrassés, répondent qu'ils ne peuvent rien en faire !

Il n'est donc venu à l'esprit de personne la création d'un sanctuaire, d'un ossuaire commun où conserver ces reliques après plus de soixante années de reptation silencieuse et glacée vers la lumière ? Certains ont argué le fait que personne ne sait à qui se rattachent les bouts de corps retrouvés : comment alors leur rendre le rite, la sépulture qui aurait été convenable ? Piètre argument en vérité, car qui pourrait de nos jours faire la moindre objection à un légitime et digne traitement de ces morts ?

De cette seule et véritable malédiction, consentie par les hommes, aucun journal, aucun éditorialiste ne semble s'émouvoir.

Cosmopolis, Land of the Dead : de l'irréprochable vacuité

Thomas Roussot

L'abîme désigne le « sans fond », venant du grec abyssos. Maître Eckhart le nommait l'ungrund. Ce qui précède dans toute théogonie ou cosmogonie l'ordonnancement de la réalité, ce qui est en deçà ou au-delà du tout composé et organisé. Gouffre menaçant les hommes, tantôt représenté gardé par des monstres, tantôt sous la forme d'une mère malveillante (Tiamat combattue par Marduk pour instaurer l'ordre des dieux). La psychanalyse reprendra cette vision sexuée de l'abîme via Freud et Jung. Mais Dieu lui-même s'est parfois confondu avec cette notion, gisant dans ce gouffre inatteignable (ungrund et grundlos y faisant allusion).

New York, avril 2000. Bloqué dans sa limousine blanche par un embouteillage géant qui paralyse Manhattan, Eric Packer, vingt-huit ans, le golden boy qui aspire à briser l'ADN du yen ou du dollar afin d'y lire le sens et l'ordre de l'univers, assiste, en compagnie de sa garde rapprochée dont les membres se succèdent dans cette voiture de rêve, au crépuscule du système qui a porté sa compagnie au firmament de la galaxie Wall Street.

Les yeux rivés sur le cours d'une monnaie dont il a parié la chute et qui remonte contre toute attente, tétanisé par l'irruption dans son monde virtuel d'un réel ensauvagé qui embrase les rues de New York, Packer s'initiera en creux à son élimination contenue dans ce délitement généralisé.

Alors que le cinéaste canadien David Cronenberg vient de fêter ses soixante-dix ans, revenons sur son dernier OVNI cinématographique dont l'actualité internationale, tant politique qu'économique, vient souligner la pertinence.

Toutes les tentatives anti-métaphysiques demeurent métaphysiques. À commencer par le triomphe de l'argent sur le politique. Alors que la classe politique française dévoile une énième fois son affairisme fondamental, le film de Cronenberg, adapté du chef-d'œuvre éponyme de Don DeLillo, nous renvoie directement à la crise financière que traverse le monde contemporain — un renvoi derrière des vitres fumées que la ténacité du réel pourrait finir par briser.

Cosmopolis ouvre un monde et le configure. Son être est indéfiniment défenestré, dupliqué, différé, déphasé. Et pourtant, il ne peut

pas ne pas être au monde. Il n'y a de présence aux choses et au monde qu'en tant que nous y séjournons. Le cinéma de Cronenberg ne constitue pas les choses comme objets mais introduit l'homme dans le là de ces choses qui semblent frappées de déréalisation, d'eXistenZ à Cosmopolis. Son expansion ne contient pas l'homme, mais le lieu où celui-ci s'ouvre à la révélation du sens de l'être. Il ne s'agit plus de questionner la nature morale de l'homme mais ce qui est présent sur cet écran-là. Ce qui advient, factuellement. Comme malgré soi. Le jeu des possibles interdépendants, amoraux et glacés.

La présence des images n'est pas éclaircie par leur environnement mais est en soi un fragment d'éclaircie du monde. Le présent du spectateur prend source dans l'appel que se lancent l'un à l'autre provenance et avenir. Cosmopolis fait partie de ces films qui accueille le monde tel qu'il va, jetant les spectateurs au cœur du monde ritualisé, réinventé, nus et comme tels. Dans Cosmopolis, tout est lancé à même le chaos et l'absurdité d'une facticité informe, sans cesse redéfinie au gré des pulsions de chaque protagoniste et de chaque configuration économico-politique. Chaque projet existentiel voit sa provenance et sa destination potentiellement refusées.

Le sujet pensant qu'est Packer ne peut se constituer qu'en se transcendant dans un dessein de liberté en tant qu'il ouvre un monde. Jeu de miroirs babélien. La dette et le ressentiment des rues se traduisent par l'abomination d'une nouvelle valeur d'échange, le rat, signifiant de la nullité existentiale du monde en tant qu'il est à lui-même son propre fondement à la croisée de l'être jeté, déprimé, cynique et suicidaire et du projet d'expansion permanente, rutilant, unilatéral, déterminé, avide et infatué.

« La volonté implacable. Parce que je n'arrête pas d'entendre parler de notre légende. Nous sommes tous jeunes et intelligents et nous n'avons pas été élevés par les loups. Mais le phénomène de la réputation est une affaire délicate. L'ascension sur un mot et la chute sur une syllabe. Je sais que je ne m'adresse pas à la bonne personne.

— Quoi ?

— Où était la voiture cette nuit, après les tests ?

— Je l'ignore.

— Où vont toutes ces limos la nuit ? »

Le film est irrigué par les songeries et réflexions philosophiques de ce trader assombri ainsi que de son entourage elliptique.

« La vie est trop contemporaine. »

« L'extension logique des affaires c'est le meurtre. »

« Vous êtes déstabilisé parce que vous avez le sentiment de ne pas

avoir de rôle, de ne pas avoir de place. Mais il faut vous demander à qui en revient la faute. Parce qu'en fait il y a très peu à détester dans cette société, pour vous. »

« Votre crime n'a pas de conscience. Vous n'y avez pas été conduit par une force sociale oppressive. Comme je déteste être raisonnable. Vous n'êtes pas contre les riches. Tout le monde est à dix secondes de devenir riche. Ou c'est ce que tout le monde croyait. Non. Votre crime est dans votre tête. »

La scène finale qui déploie la rencontre d'un déclassé nommé Benno et de Packer, confrontera le désespoir d'un être relégué à la honte et l'inaptitude économique au discours rutilant de cynisme assumé du golden boy pourtant insoutenablement aspiré dans sa propre vacuité.

Celle que l'on retrouve dans Land of the Dead réalisé par Georges Romero, le maître du genre, qui propose de décrire un avenir proche constitué de foules terrorisées, barricadées dans une ville-bunker où les hommes vivent encore dans le souvenir de l'ancien monde. Des zombies s'organisent pour prendre d'assaut cette cité réputée imprenable. Kaufman, auto-proclamé chef de la cité, engage un commando de mercenaires pour contrer les attaques de ces morts-vivants d'un genre nouveau...

« Voici quelque temps déjà, les cadavres reviennent à la vie et se nourrissent des vivants. Toute personne qu'ils mordent devient comme eux. Ne quittez vos maisons sous aucun prétexte. Ils semblent survivre en mangeant de la chair humaine. Ce ne sont ni vos voisins ni vos amis. Ils ne le sont plus. »

« Je lui ai mis un fer à friser dans la tête. »

« Il faut les détruire au plus vite, nous n'avons pas le temps d'organiser d'obsèques. Tant que nous serons vivants, ils ne seront jamais rassasiés. Si jamais ces gens ont une capacité à penser. »

« Les villes sont en état de siège, ils créent des avant-postes pour piller les villes comme des hors-la-loi. Ils essaient d'être nous.

— Non, ils étaient comme nous et ils essaient de le redevenir.

— Je crois pas, une espèce de virus les fait se relever mais il y a une grosse différence entre nous, ils font semblant d'être vivants.

— C'est pas ce qu'on fait, semblant d'être vivants ? »

Un trio de zombies se pavane dans un kiosque à musique, jouant maladroitement du trombone. Des grappes d'êtres en décomposition avancent dans la ville, de nuit, de jour, chaotiques, insolidaires et aveuglément enragés.

« Il y a un bon gros paquet de merde cette semaine.

— C'est ça la vie, l'astuce c'est de ne pas tomber dedans. »

L’abjection contenue par ces corps déstructurés contamine la sensibilité du premier venu tant par les morsures que par le regard. Leur simple présence au monde semble signifier le délitement de tout paravent civilisationnel et de toute intention de sublimation, de transcendance. Le zombie semble rivé à la pourriture, à la mort, en lui conférant le pouvoir du vivant, de l’effectif. En donnant corps, odeurs, couleurs, sons à ce qui est censé disparaître de l’horizon mondain. Le refoulement de ce qui doit disparaître, mais au contraire se duplique et envahit l’horizon, constitue l’abjection menaçante. Car si des êtres ne sont pas vraiment des êtres mais ont la possibilité de cohabiter avec ceux qui prétendent détenir cette authenticité, alors la collusion charrie un risque de basculement irréversible vers l’informe, l’infra-humain, l’infra-monde. Un monde en dessous du monde, des esprits sous les esprits, des corps sous les corps. Une autre vie derrière la vie, une autre mort derrière la mort. L’inorganique défiant l’organique, la dissolution des formes et des ordres au profit d’une anomie délétère, d’une plasticité sans contours ni fin.

L’espace-temps du zombie est indéterminé, impensé ; sa conduite l’est tout autant. Il peut dévorer sa filiation, ses parents, ses enfants, lui-même. Les remparts culturels sautent devant sa déréliction acharnée, mettant les foules bien portantes face à une terrible contradiction : le respect dû aux morts ne peut être pratiqué quand ils sont vivants. Des morts qui s’invitent chez les vivants, habilités par leurs chairs et leurs instincts à pourrir la tranquille habitude de dissimuler cet infra-monde. Le territoire zombifié vient contredire l’utopie d’un cosmos bienveillant, finaliste et harmonieux, il est l’anomalie révélatrice du chaos sans fond ni forme. Son irréductibilité contre-nature affirmée dans le sang et les tripes tient à sa part de décomposition définitive, qui ne s’allie à d’autres que pour les perdre après avoir mutilé leurs corps et leurs raisons.

Dans Land of the Dead, il prend la figure sociale de l’exclu, du pestiféré qu’il faut éliminer pour ne pas rompre le paradis climatisé que l’humanité tente de maintenir à distance de sa corruption élémentaire — corruption qui plonge le singulier dans l’indistinction des viscères fumants. Les zombies ne semblent pas avoir de sexualité à proprement parler, leur orgasme se révélant dans la dévoration de l’altérité.

« Les fleurs dans le cimetière sont des fleurs célestes qu’on voit au paradis. »

Il est question de feux d’artifice capables d’attirer en extase par leurs lumières pétaradantes les hordes zombifiées.

« On dirait que Dieu s’est mis aux abonnés absents, ma poule. »

« Les morts sont aussi bêtes que moi. »

— Oui mais t’as appris à te rendre utile.

— Eux aussi. »

Le zombie, c'est la désintégration de l'être-là, il est au monde sans y être. Il peut survivre, mais le fait d'être en vie n'est pas ce qui le caractérise. Il vit comme malgré lui, il ne cesse de se décomposer. Il représente un double involutif de l'homme en bonne santé. Il aspire lui aussi à perdurer, proliférer, goûter, consommer, assouvir ses sens, mais il le fait sans volonté consciente, poussé mécaniquement par sa pulsion de mort qui ne s'éteint jamais. Il avance en aveugle, de façon asymétrique, ne connaît que la prédation et l'inertie, son essence semble relever d'une putréfaction qui ne s'accomplirait jamais jusqu'à son terme, bloquée dans son processus dissolvant par cette soif permanente de recommencement organique. Là où tout pousse au contrôle du corps, à son perfectionnement programmatique, lui se démantèle et se fragmente sans cesse.

« Tous ces gens qu'on ne pouvait pas blairer, Kaufman en avait fait nos ennemis.»

« Il faut à tout prix qu'on mette la main sur l'éclaireur de la mort. »

Le complexe pour milliardaires Fielder's Green que gère un inévitable archétype de capitaliste cynique (Kaufman, alias Denis Hooper) verra ses clôtures électrifiées finir par rompre devant l'afflux de nouveaux venus, nul n'en doute dès les premiers plans.

Il trône devant les fleuves aux ponts condamnés, gardés par des filles ornées de fusils automatiques. Dans les zones délabrées de la ville où les humains s'amusent encore, les zombies prisonniers servent de divertissement, sont exposés en créatures de foire, d'arènes, de cibles d'entraînement, on peut les torturer, les éliminer sans questionnement quelconque. Pourtant, les zombies peuvent se découvrir eux-mêmes, venir à la conscience de leur déchéance.

L'équipe de mercenaires employée par Kaufman est chargée d'en exécuter le maximum au quotidien. Elle est notamment composée d'un Mexicain revanchard, (Cholo alias John Leguizamo) qui veut sa part du gâteau financier, d'un rescapé d'incendie défiguré (Charlie, Robert Joy), d'une prostituée vindicative (Slack, Asia Argento) et d'un blond normatif au profil de sauveteur des mers (Riley, Simon Baker).

Dans un monde où les morts reviennent à la vie, le mot « ennui » perd beaucoup de sa signification. Mais ces marcheurs purulents avides de chairs humaines sont-ils des cadavres ambulants ?

Nul ne le sait, il faut juste tenir le peuple à l'écart de ces déambulations, via jeux et vices. Faire ce qu'il y a à faire pour ne pas les voir. Ils semblent apeurés et hagards plus qu'haineux. Leur surgissement avide les rend pourtant dangereux.

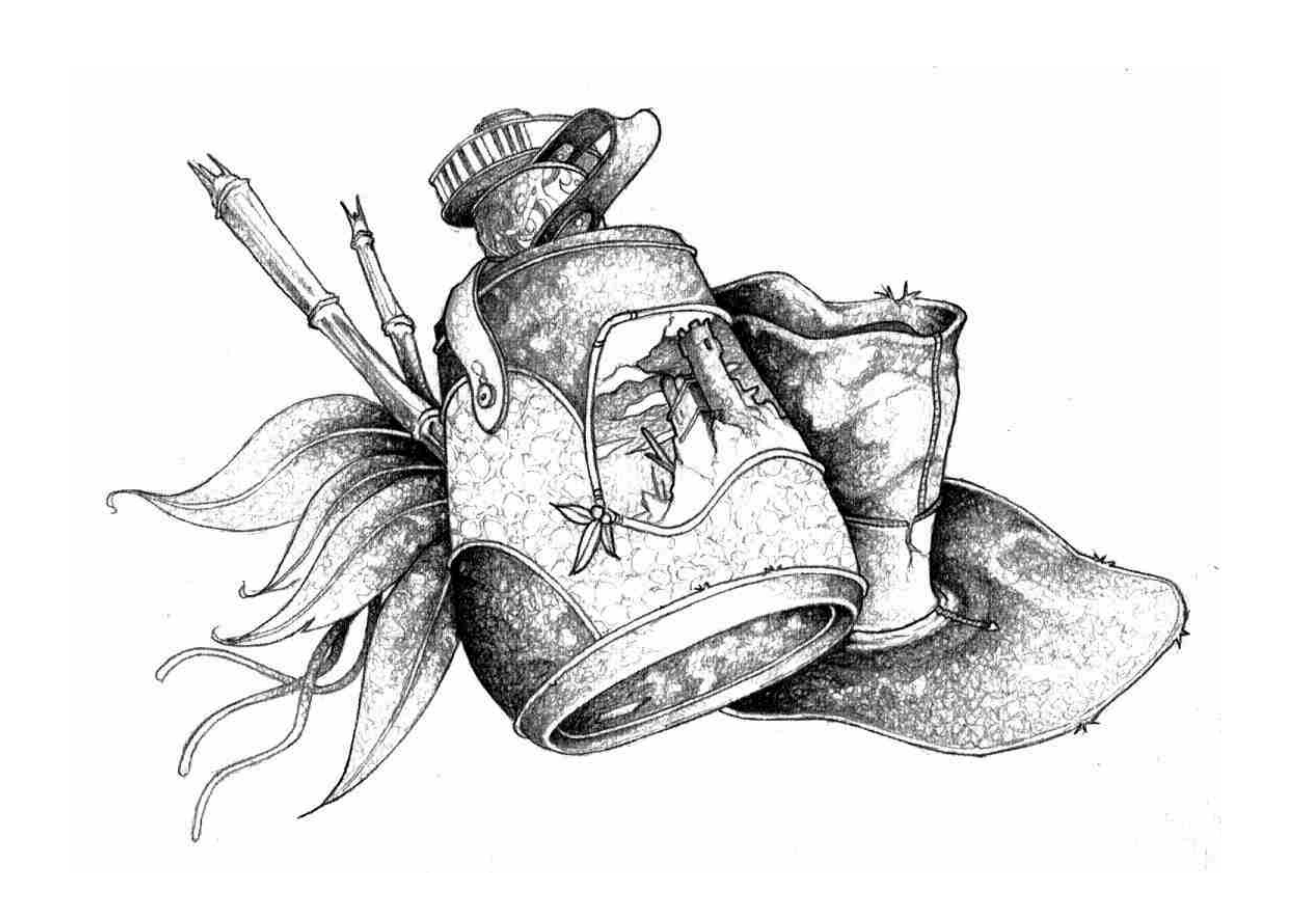
« Charlie, pourquoi tu mouilles ton canon ?
— Pour attraper la lumière. »
« J'avais un petit frère qui s'est fait mordre, il a fallu moins d'une heure pour qu'il se transforme.
— Et qu'est-ce qui s'est passé ?
— Je l'ai abattu. »

Cholo voudra se retourner contre le grand patron, quitte à ouvrir la brèche du complexe aux zombies s'il n'obtient pas la réparation qu'il estime lui revenir de plein droit. La ville s'entredévore. Kaufman se décide à partir, mais où ? Là où il veut. Il a juste à faire ce qu'il a à faire, tirer sur ses collègues. Car tous les autres peuvent être remplacés. Tout ce qui n'est pas lui. Il s'écriera à la vue des zombies approchant son complexe : « Mais ils n'ont pas le droit ! » Et pourtant ils le prendront, ravageant tout sur leur passage, et dévorant les mets et les corps repus. Finalement, une histoire d'ingestion, de déglutition, de corps béants à rassasier. Les fleurs célestes n'ont plus d'effet sur les zombies.

« Mais il y a plein de gens !
— Tous ces gens sont morts. Tire Charlie. »

Oui, il ne resterait plus qu'à tirer quand on ne comprendrait rien de cet autre qui vient, sans conscience, sans ce fameux « vouloir vivre ensemble », déchu de tout statut ontologique, se projetant silencieusement ou en grognant sur l'autre — autre qui ne serait plus que proie. Sorte de rien, de nullité déformée, le zombie assumerait pour nous le fond archaïque de contingence absurde, de clôture morbide qui enserre nos inconscients, sa déchéance organique portée en étendard du néant.

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Stupeur dans le monde des lettres : le mythique écrivain Paul Lugowski, auteur sulfureux dont les œuvres dérangeantes se vendent par palettes, a disparu.
La revue L'Ampoule, flairant le bon coup, mandate l'aventurier de l'extrême Victor Morand pour le ramener. Aidé de son camarade Sam Frémalle, celui-ci ne tarde pas à trouver trace de l'écrivain disparu dans les mystérieuses Collines de Hurlefou, lieu de tous les dangers…

Endroit à part, en dehors de l'espace et du temps, celles-ci abritent des mondes inouïs et inconnus où il est aisé de se perdre — temples aux fabuleux trésors, vestiges de civilisations, villages autochtones, jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et monstres fantastiques…

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain exalté en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Tout cela, et plus encore, est à découvrir dans ce feuilleton collectif publié en exclusivité dans la revue L'Ampoule !

D'après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray

Personnages principaux

Illustrations par Jean-Baptiste Dumont

Victor Morand	*Sam Frémalle*	*Michel Albin*	*Alexandra*	*Paul Lugowski*
Aventurier courageux, égoïste et amoral, coléreux et obsédé sexuel. Possède un fusil, un couteau-suisse et du papier hygiènique par crainte des substances urticantes.	Bras droit et ami fidèle de Victor. Il est bon comme du bon pain. Il pardonne facilement. Le brave type, quoi… Jadis en couple avec une femme-perroquet.	Détective de l'éditeur parisien Gaël Imart. Pointure 48 pour 113 kilos. Intelligent mais atteint de cécité. Aime se travestir. A été l'amant de Lugowski, son Popaul.	Blonde pulpeuse et quinquagénaire. Détective des éditions Plomb, concurrentes de Gaël Imart. A un accent autrichien et ne fait preuve d'aucuns scrupules.	Ecrivain bisexuel érotomane, grand succès commercial des dernières années. Poule aux œufs d'or des éditeurs. Mais pourquoi diable s'est-il réfugié à Hurlefou ?

L'amour est enfant de garce



Ecrit par Lordius & illustré par Enokat

L'écrivain interlope Paul Lugowski s'est métamorphosé en femme : Yseult. Il/elle veut vivre une grande histoire d'amour légendaire avec Victor Morand perçu comme le Tristan moderne. Cette expérience alimentera la réécriture du mythe médiéval par l'écrivain. Hélas ! Victime d'un charme, Victor est tombé fou amoureux d'une guenon.

De retour à la cabane au fond des bois, Yseult fait boire à Victor l'antidote de l'onguent d'amour qui l'a accidentellement lié à la guenon.

— Eh bien, Chevalier ? roucoule-t-elle. À quoi pensez-vous ?

Ce disant, elle se déhanche lascivement et esquisse une moue d'amour.

— À grailler.

« Il n'est plus obsédé par la guenon, il est donc en voie de guérison ! » se réjouit Yseult. Toutefois, elle aurait trouvé plus romantique de vivre d'amour et d'eau fraîche.

Victor se caresse la barbe, le temps de mettre au point un plan machiavélique.

— Je vais chasser, déclare-t-il. Pour approcher facilement le gibier, je me déguiserai en singe.

L'amour rend Yseult crédule :

— Comme vous êtes rusé, Chevalier ! L'art cynégétique n'a point de secrets pour votre auguste personne.

Aimer, c'est admirer. Un frémissement profond parcourt Yseult. Elle a tellement envie qu'il la prenne, là, tout de suite, sur la paillasse ! Elle s'avance ; il bat en retraite.

— Vous allez écorcher le cadavre du singe, ordonne-t-il. Ensuite, vous tannerez la fourrure.

— Quelle horreur ! Je ne connais point les techniques de dépeçage ni de tannerie. Fi donc, Chevalier !

— Va falloir vous y mettre, ma bonne dame ! Et sans faire de chichi !

Victor s'avance vers elle, décidé à la dérouiller pour la faire obéir. Sinon à quoi lui servirait cette folle ?

Yseult est prisonnière de son rôle de femme : cuisine, couture, lessive, c'est pour sa pomme.

— Pour l'amour de vous, je le ferai, Chevalier !

— J'aime mieux ça… Je pars chasser une biche. Pour le tannage, vous enduirez la fourrure de sa cervelle. Ça va sentir un peu fort… En attendant, allez puiser de l'eau au ruisseau et mettez des fruits à macérer pour que je puisse picoler.

— Je prendrais bien un remontant, moi aussi…, avoue-t-elle d'une voix douce.

— Y en aura pas pour deux !

« Une noble damoiselle se doit de cultiver la tempérance », se console-t-elle.

Toute la journée, l'infortunée Yseult tanne la peau, le cœur au bord des lèvres mais le bassin en feu. Ensuite elle coud la fourrure pour que Victor puisse se glisser dedans.

Le soir, l'homme des bois s'endort ivre mort après s'être goinfré et abreuvé. Vraiment, cette femelle ne l'attire pas avec sa peau chauve, son long nez et ses dents pâlichonnes. Il rêve de sa guenon d'amour. L'antidote lui permet de vivre sans elle, mais Victor reste très épris.

Pendant qu'il ronfle, Yseult pleure en silence. Son chevalier la délaisse, il passe sa journée à massacrer les animaux, bouffer et se murger ! Comme le romantisme paraît lointain. Moralement, elle est au fond de l'abîme.

Les nuits suivantes, Victor attend qu'Yseult s'endorme chastement. Puis il se lève, enfile le costume de singe et va retrouver la guenon. Ce n'est que sous cette apparence qu'il peut la séduire. Il lui chante des sérénades :

L'amour est enfant de bohème
Il n'a jamais, jamais connu de loi…
Si tu ne m'aimes pas je t'aime
Et si je t'aime prends garde à toi !

Dans ces Collines un peu surnaturelles, les singes sont plus intelligents que ceux du continent tandis que les humains en tiennent souvent une couche. Aussi, cette parade amoureuse n'échappe pas à Marc, le roi du clan et père de Bella la guenon. Pour un chimpanzé, il a l'esprit très ouvert. Et malin de surcroît — même pour un singe —, c'est pourquoi il règne sur le clan. Il sent bien que ce lourdaud n'est pas de sa race. Cependant, un semi-singe (appelé aussi « humain » ou encore « peau-chauve ») ferait un bon gendre. Cette espèce est riche et puissante. Voilà une alliance prometteuse pour le clan.

Mais le roi Marc a des principes. Il ne tolèrerait pas que son futur gendre trompe sa fille chérie. Pas question qu'il fricote avec une peau-chauve ! Ce serait vraiment une abomination.

Cette nuit de nouveau, Victor tente de séduire Bella. Comme il est balourd dans les arbres ! Sa fourrure sent mauvais. Et il est si maladroit quand il épouille Bella ! Cette nuit de nouveau, il se prend une veste. Dépité, il rentre se coucher au petit matin.

Foutrecul ! Cette connasse d'Yseult prend encore toute la place sur la paillasse ! Il la pousse et, d'énervement, plante sa sagaie de chasse entre eux pour qu'elle reste de son côté, la pouffiasse. Il est tellement amer de ses déconvenues amoureuses qu'il a envie de massacrer Yseult pour se défouler. Mais qui tiendrait le foyer ? Il s'endort.

Le roi Marc le suit à distance. Par la fenêtre de la cabane, il observe le couple endormi. La sagaie plantée entre eux est un symbole de chasteté. Alors Marc est rassuré.

*

Pendant ce temps, Michel Albin erre dans la forêt comme une âme en peine. Pour consoler son cœur gros, il chante :

Seul dans la rue
Tu rôdes comme une âme en peine
Et tous les soirs
Sous sa fenêtre on peut te voir…

Sam et Alexandra ont abandonné le pauvre aveugle, tout entier à leur passion amoureuse d'une force surnaturelle. Grâce à son odorat, Michel trouve des plantes comestibles dont la forêt regorge. Sa vie solitaire est terriblement précaire. Peut-on imaginer un être aussi démuni, ainsi livré à lui-même, aveugle et sans outil dans la forêt primaire ? Comme Yseult, il est au fond de l'abîme. À tel point qu'il recherche Victor, pourtant son bourreau sexuel. Il croise le Médium dit de la jungle, ce vieillard pas vraiment fou mais d'une sensibilité mystique extrême. Michel lui demande secours.

— Je me fais vieux, répond le Médium. J'ai besoin d'une retraite en nature. Acceptes-tu de devenir mon esclave ?

— Pourquoi pas… La condition humaine est de toute façon une servitude écrasante. À une condition. Voici le prix que je demande pour me vendre à vous : guérissez-moi de l'aveuglement, ô grand Médium.

— Je ne suis pas assez versé en philosophie pour réussir un tel exploit.

— Je veux dire au sens propre…, soupire Michel fatigué de fréquenter des boulets.

— Il se murmure que la forêt héberge une guérisseuse.

— Où la trouver ?

— Suis le ruisseau et l'odeur de tannerie. Infirme obèse, mets-toi à son service, et elle te rendra la vue. Nous allons avoir besoin de cette Chamanesse ! Venu du continent, un virus terrible ravage les villages côtiers. Bientôt, je te le dis, la forêt elle-même sera contaminée. Le malheur est sur nous ! Seule la Grande Chamanesse peut nous sauver ! File comme le vent !

Joignant le geste à la parole, il botte le derrière de Michel. Celui-ci, aidé d'une canne d'aveugle, arrive à la cabane du nouveau couple pas aussi mythique que le souhaiterait Yseult la Grande Chamanesse.

Elle est en train de faire la vaisselle. Victor a peigné sa fourrure de singe. Il s'entraîne maintenant à l'épouiller dans l'optique de séduire sa belle. Michel se présente à la porte de la cabane. Il ne reconnaît pas Lugowski métamorphosé en Yseult. Victor par contre, il le reconnaît trop bien à l'odeur. Il l'a drôlement dans le nez mais nécessité fait loi. Il demande à se mettre au service d'Yseult si elle arrive à le guérir.

Mais la femme nouvelle est éreintée par les tâches ménagères et frustrée par l'amour asymétrique, plus usant qu'une guerre du même type. Bref, elle est à bout de nerfs et explose :

— J'ai déjà assez de bouches à nourrir ! Chevalier ! Boutez-moi ce vil sodomite parasitaire hors de notre logis !

Aussitôt elle s'en mord les doigts et la lèvre. Quelle bourde vis-à-vis du lectorat de Lugowski ! On n'est pas du tout dans la littérature sentimentale, là… Elle doit vraiment prendre sur elle. Elle se raisonne illico car attention danger. Elle se dit que la patience et l'abnégation sont des qualités féminines. De plus, Victor n'est pas responsable : il est victime du charme d'amour. Au fait, n'était-il pas déjà quelque peu irresponsable avant que le coup de foudre chimique ne le frappe ?

— Yseult, intervient Victor, si vous guérissez Michel, il vous aidera dans vos tâches ménagères.

Yseult n'en revient pas. Lui si égoïste d'habitude... Pardi ! Il compte assouvir ses bas instincts sur le pédéraste boursouflé et aveugle — pardon, l'homosexuel frappé d'obésité et de cécité. Déjà qu'elle le soupçonne de tourner autour de cette foutue pétasse de guenon. Pas question d'être en plus trompée par un homme ! « Les nuits fauves », très peu pour elle. Surtout dans une histoire d'amour courtois.

Elle prend donc son Chevalier à part et lui fait jurer sur la peau de singe qu'il ne s'unira pas à l'apprenti qu'elle consent à prendre. Victor accède à la demande avec une magnanimité qui la laisse pantoise. Alors Yseult se reprend à espérer. Oui, cette histoire d'amour qui a commencé de façon épouvantable va se transformer peu à peu en idylle sentimentale et légendaire. Il se profile, le grand amour dont ses futures lectrices rêvent ! Yseult va bientôt s'extraire des fanges abyssales pour se transporter vers les sommets de l'accomplissement amoureux !

Victor est sincère dans la mesure où il n'éprouve plus de désir pour Michel Albin. En revanche, il omet de préciser que l'infirme possède deux talents susceptibles de l'aider dans son entreprise de séduction animale. D'une part, Michel est musicien. Victor chante comme une casserole et il a besoin d'aide dans ce domaine. D'autre part, Michel

connaît le langage des signes. Dès qu'il aura retrouvé la vue, il pourra l'enseigner à Bella et à son soupirant. Sur le continent, des éthologues ont réussi à enseigner le langage des signes à des chimpanzés. Sur Hurlefou où les singes sont plus éveillés, l'entreprise sera plus aisée.

Le Médium ne s'était pas trompé : la métamorphose de Paul Lugowski en Yseult a induit chez elle un don de guérisseuse. Malheureusement, la cécité de Michel Albin est coriace. Tous les jours, elle doit aller cueillir en forêt des plantes médicinales. Elle prépare ensuite un emplâtre qu'elle applique sur les yeux du patient. Tous ses devoirs l'accablent, d'autant qu'elle aimerait tant en remplir un autre : son devoir simili-conjugal. Subir le joug de l'homme, d'accord, mais alors tout le joug, quoi !

Cependant elle est agréablement surprise de la bonne influence qu'exerce Michel sur Victor : il lui enseigne le chant. Et plus précisément des chansons d'amour qui ravissent le cœur d'Yseult et la mettent en grand appétit de chair :

Come prima tu me donnes
Tant de joie
Que personne ne m'en donne
Comme toi !
C'est ta bouche qui m'apporte
Ma joie de vivre…
Et ma chance c'est de vivre
Rien que pour toi !
Que m'importe si tu m'aimes
Moins que moi…
Moi je t'aime comme on n'aime
Qu'une fois !

Quelques jours plus tard accourt à la cabane le Médium en grand émoi :

— Le malheur est sur nous ! Grande Chamanesse, au secours ! Sauvez-nous ! Éloignez la malédiction qui frappe l'île ! Nous t'implorons, Grande Chamanesse !

À suivre…

Une Chouette dans le plafond

Sébastien Chagny

Cette nouvelle est extraite du recueil À chaque jour suffit sa haine à paraître en 2015 aux éditions de l'Abat-Jour.

« Sous les ifs noirs qui les abritent,
Les hiboux se tiennent rangés,
Ainsi que des dieux étrangers,
Dardant leur œil rouge. Ils méditent. »
Charles Baudelaire, Les Fleurs du Mal, « Les Hiboux »

La marée inexorable du crépuscule fossoyeur engloutit dans son mazout la nature et les hommes.

À cette heure de victoire pour l'humeur noire et tous les instincts refoulés par la délatrice lumière diurne, je fête à ma manière les vêpres et sors enfin de ma chambre rance, pour traverser et fuir en courant la ville et ses vices, de conserve avec l'effraie blonde qui s'élance du clocher, vole au-dessus de la cité frénétique, pour rejoindre la campagne paisible peuplée de créatures libres.

Je ne quitte mon enfermement qu'au moment où la terre détourne sa face du soleil, pour étaler, éclairée de son seul feu intérieur, ses parties intimes, telle une immense exhibitionniste qui attend ses voyeurs nyctalopes.

Dans la ville, les humains se mettent alors en branle, selon leurs chimères, vers la luxure ou la prière, et leurs lieux respectivement consacrés ; autour de la ville, dans la rase campagne et les âpres collines, le couchant est le signal attendu par d'autres vies pour s'éveiller ; des êtres discrets et actifs, introspectifs et expressifs, absents et ubiquistes ; un peuple d'envahisseurs dont l'hyperactivité n'est perceptible que dans des frissonnements d'air, des froufrous de frondaisons, des ombres fantasmagoriques, des soupirs, des appels, des rires tremblés, des cris brusques et brefs, ou des monodies prolongées et modulées, le tout s'élevant en un chœur sauvage, tout à la fois funèbre et amoureux : c'est le chœur de ma passion, les rapaces nocturnes !

À ces heures vespérales, que ne suis-je attiré par le cul ou le culte comme mes semblables ? Pourquoi suis-je cet innocent dont les rêves nocturnes ne sont hantés que de chouettes et de hiboux ?

Pas d'assouvissements possibles avec l'insaisissable ! Pas de messes prévues pour le naturiste ! Au lieu de traîner dans les temples de joie ou de foi, ces souilles où les humains grouillent, je noctambule parmi les forêts, les plaines et les collines...

La clameur générale de la nuit, qui m'appelle à tous les échos, qui étire et disloque mon être, assure au contraire la communion des oiseaux du noir, formant une assemblée dispersée et osmotique, une union mystique, union dont je demeure l'Exclu. Mes organes sont impuissants à produire la voix capable de participer au chorus nocturne ; de répondre à la douce interrogation vibrante et suppliante de la mélancolique hulotte ; à la brusque et sauvage interpellation de la nerveuse chevêche ; à la note unique, intense et haute du petit-duc, inégalable flûte minimaliste, inimitable transe hypnotique, tout le souffle du cosmos en un seul son.

Et dire qu'il est des humains pour créer des appeaux ! Et d'autres qui fabriquent des instruments de musique ! D'autres encore qui osent en jouer ! Ils s'enfoncent des bois dans un orifice, pour faire du vent ! Enculages de bouches ! Turlutes ! Le rêve secret de l'homme est de redevenir un animal, il en en assez d'être diminué, il implore une trans-substantiation !

Moi, je rêve de voir ma chair se transformer en bois ou en pierre, mes membres se compliquer en ramifications végétales ou fortifications minérales, mon tronc vide d'organes devenir la matrice qui porte la géniture du rapace nocturne ! Hélas, je demeure des heures dans la prostration du prieur, et pas même le bout de l'aile soyeuse d'un chasseur des ténèbres ne vient se salir en effleurant ma misère. Mon espoir en lambeaux se retire, comme une brume, en dévoilant l'affreuse aiguille, haute et glacée, de ma solitude au sein du Vivant.

Ô Nature, ma mère, prends pitié !

Tu as engendré l'homme, engeancé il faudrait dire, parmi tant d'autres créatures, dans l'élan de ton intarissable travail ; un hasard, ou bien un caprice, ou même une erreur de ta part, au cours de son évolution, a produit en lui une originalité qui l'a distingué de tous tes autres rejetons, une intelligence qui l'a conduit à rêver d'un chimérique empire sur ses frères, qui est devenu au fil des temps sa tare particulière, à tel point que tous les êtres vivants sur la terre ont appris à fuir devant sa tyrannie, comme devant une calamité, une catastrophe, l'horreur d'un simple prédateur devenu un exterminateur infirme, aveugle, mais technologique et systématique !

Nature, que vaut à présent la vie de cette écume de ta création, de cet orphelin matricide, de ce despote exilé au sommet du génocide de ses frères, et pourquoi tardes-tu tant à le reprendre dans ton sein qui ôte et donne la vie, avant qu'il n'entraîne dans sa perte toutes les autres espèces

ici-bas ? Je n'ose pas imaginer que ta créature t'ait échappé, en devenant un monstre forcené que tu ne maîtrises plus… Tu ne vaudrais pas plus qu'un savant fou…

Je préfère penser que tu attends patiemment que l'homme achève son temps lui-même, qu'il aille au bout de son suicide et du géocide, sur ce globe terraqué qui n'aura été qu'un de tes terrains d'essai, parmi une infinité d'autres dans l'univers, sur lesquels tu contemples sans doute des formes vivantes épanouies, des coexistences harmonieuses, des évolutions n'engendrant pas la naissance du Fléau Sapiens, ton énorme et impardonnable bourde !

Alors, pendant combien de temps encore, au moment où toute la terre en gésine renouvelle sa vieille peau, l'homme trahira-t-il sa présence discordante, en poussant sournoisement, parmi l'efflorescence splendide de la nature adolescente, les ronces noires, torses et maigres de son existence maudite, concentrée dans les fossés asphyxiants des grandes agglomérations, où il s'étiole et dégénère, en croupissant dans ses propres immondices ?

Un soir où l'envahissement des ténèbres avait été pour moi l'occasion d'une course particulièrement exténuante et inutile, ayant pour seul témoin l'œil mi-clos de la lune qui somnolait, je déambulais au hasard parmi les paysages, égaré et résigné, comme le grand blessé cherchant l'endroit où mourir, et fus conduit par mes pas au bord d'une falaise farouche.

Mon instinct savait que là, dans le roc austère et sec, les anfractuosités du calcaire offraient à la chouette chevêche, cette espèce liée à la pierre dont elle a l'aspect compact et trapu, ainsi que l'harmonie en gris et blanc, des abris sûrs, imprenables et fortifiés, pour dissimuler à ses ennemis le cycle fragile et immuable de sa reproduction, commençant par un petit globe minéral immaculé, et aboutissant au paradoxe extraordinaire d'un volatile lapidaire.

Les cavités contondantes servaient de berceau aux petits de la « Chouette d'Athéna », comme l'appelaient les Grecs, à la fois rupestre et aérienne, reptile et volatile, capable de circuler et de disparaître parmi les entrailles de la pierre, autant que de prendre un brusque essor dans les courants d'air.

Je me penchai avec une exaltation croissante, au-dessus de ce vide, pour tenter de surprendre cette miraculeuse transformation d'un petit bloc en projectile habile et fuselé, en aérolithe à trajectoire délurée, exprimant l'éternelle santé de la Nature. J'étirai la tête, gargouille grotesque de la solitude de l'homme, de son extranéité, de la tragédie qui a coupé le cordon ombilical avec sa Mère. Alors mon regard, inquisiteur et désespéré, croisa

celui d'une chevêche, perchée sur un rocher en contrebas : pupilles cerclées de feu, du jais serti dans l'or, prunelles de nuit et d'aurore, calmes et brûlantes, terriblement circulaires et saturées d'instinct.

Mon esprit surchauffé se commuait en une forge, où naissait lentement, parmi les éclairs et le vacarme, le glaive incandescent d'une révélation fatale : je n'entrerai jamais dans l'arène de ces yeux et de cet escarpement qu'en m'anéantissant, parmi les éléments naturels.

L'ardeur de cette vision ruina immédiatement en moi ce qu'il est convenu d'appeler l'instinct de conservation. Désormais, mon esprit avait tellement devancé mon corps dans la chute qu'il ne m'était plus possible de savoir si j'étais en train de tomber ou non. Cependant, je suis sûr que, jusqu'au dernier moment, le petit rapace n'a pas détourné de moi son regard concentré, profondément introverti et absolument indifférent !

*

Déchiqueté par les arêtes rocailleuses, le cadavre disloqué resta entravé, en position quasi verticale, entre les saillies d'un promontoire rocheux, à mi-hauteur de la falaise.

Depuis ce calvaire incongru et surplombant, le corps brisé — avec son échine fléchie, sa légère génuflexion, ses bras étendus — semblait contempler la plaine sous ses pieds, et serait apparu, aux yeux d'un passant improbable, comme le christ maudit d'un culte sans croyants.

Exposé aux rigueurs climatiques, aux quatre vents grenaillés de calcaire, la chair ne tarda pas à se détacher autour du squelette, comme une chrysalide, en mettant au jour une réalité nouvelle, une arborescence pâle et lisse, festonnée de viande sèche, en parfaite harmonie avec le relief environnant, cet édifice de rochers blanchâtres, recouverts d'une végétation rare, brunâtre, effilochée par les vents continuels.

La nuit, éternelle revenante, à chacun de ses passages, enveloppa le macchabée de son suaire, à la faveur duquel naissent les êtres subtils de l'ombre, dont notre chouette des rochers qui recherchait l'anfractuosité qui protégerait sa descendance. Le petit rapace visita naturellement les cavités que proposait l'arborescence du squelette, comme il eût fait de toute fracture dans le roc, le tronc d'un arbre ou une muraille. Il pénétra furtivement, en les expertisant de son oeil jaune et jais, dans la béance de l'abdomen, la vaste cage thoracique, et dans la boîte crânienne, dont la dimension était exactement celle que recherchait le rapace, lequel pressentit qu'un tel trou, aux proportions tellement idéales, ne pouvait être l'œuvre de la seule nature... Puis il s'envola, pour revenir à la faveur d'une autre nuit, avec un partenaire.

Alors le mâle et la femelle, dans le berceau funèbre choisi pour leur progéniture, accomplirent l'acte primitif qu'exige d'eux le printemps, et pour la première fois dans l'histoire naturelle invitèrent dans la danse cosmique de cette saison un être humain, ou plutôt son squelette, le débris minéral qu'il en restait, pour faire naître dans son crâne, enfin vidé de son chimérique cerveau, de véritables rapaces nocturnes !

Mise en abyme

Georgie de Saint-Maur

Le président du tribunal ? Louis Meunier ! Du vrai guano celui-là.

— En vertu de quoi, souris blanche et face de rat, la Cour condamne le prévenu à gésir en abyme !

— Non ! hurlai-je d'une voix injectée de sang. Pas gésir !

Et l'assistance se mit à proférer tant de fois le mot « non » que je ne peux pas le reproduire ici, sans craindre de passer pour un sigisbée.

Le président rabattit farouchement sa perruque sur ses sourcils, tandis que le procureur exécutait des effets de manches victorieux. Pendant un court moment, un instant fugace et presque imperceptible, je remarquai que ce dernier ressemblait à Albert, mon ancien bienfaiteur, celui-là même dont j'avais trouvé un portrait, de médiocre facture, gisant dans un panier à linge sale.

— Tu as bien travaillé mon garçon, tu peux prendre une bombonne.

Je me souviens des effluves de rouille, de la joie des parents et des amis, des applaudissements nourris des riverains, des éclats de pétards et de cymbales qui scandaient ma marche. Je ployais sous le faix en traversant la foule de Jérôme Bosch et, sur mon front, perlait une suée proustienne. La bombonne me cassait le dos mais le contact froid du métal me rassurait. Assise sur le seuil, ma mère me vaticinait telle une sedes sapientiae (1) flagornant son Jésus. Dans le compte-gouttes de mes souvenirs, cette odeur de bombonne resterait à jamais ma madeleine.

Décidément, ce procès ne valait pas mieux que celui du Valet de Cœur.

Le président du tribunal ? Louis Meunier ! Un vrai fumier celui-là. Qu'est-ce qu'il connaissait à ma vie ? De quel droit rabaissait-il sa moumoute ? Pour sa gouverne, j'avais commencé ma carrière à douze ans. À peine scolarisé. Mon premier roman était une histoire simple, une histoire lumineuse comme il n'en arrive qu'aux négociants. Épuisé par sa longue lutte avec un ange que Dieu lui avait envoyé pour l'éprouver, Ugo Desmoulins avait décidé d'écrire un roman. Ce n'était pas une mince affaire et l'hébreu était une langue difficile. Mais Ugo n'en avait cure. Il avait, tel Ésaü, radicalement opté pour des lentilles et cela modifiait considérablement son aspect binoclard.

Son roman ? Limpide ! Une histoire toute simple, une histoire qui prête à mourir et dont la morale pourrait être : une écharpe ne vaudra jamais un manteau. Sous un soleil filou, son héros : Balthazar Destin,

1 Le trône de la sagesse identifié à la Vierge à l'enfant.

fouillait systématiquement les archives du Palais de Justice. Sa prostate ? En pleine forme. Son cerveau ? Complètement brûlé par l'acide. Recuit. Carbonisé... Pauvre France !

Mais que cherchait-il dans ces vieux papelards ? Un précédent, bien sûr. Un autre gisant. Comme l'affaire Gésier par exemple : Germain Gésier (2), condamné, lui aussi, le 30 septembre 1967 par le Tribunal Correctionnel de Bordeaux, à gésir en abyme. Le motif ? Une peccadille ! Germain avait décidé d'écrire un roman dont le héros : Ugo Desmoulins, était un écrivain. Encore une fois ce vieux phantasme d'être à la fois solaire et binaire. Vous savez, cette histoire de miroir qui réfléchit un type qui se réfléchit dans un miroir qui réfléchit un type qui se réfléchit dans un miroir qui réfléchit un type, etc. (Ah non, zut ! je me suis trompé, ce n'est pas du tout ça ! Heureusement les lecteurs n'y ont vu que du feu.) L'affaire avait fait grand bruit dans les milieux d'une certaine littérature amétrope et, il faut en convenir, plutôt sclérosée.

Dans ce roman, Ugo Desmoulins était un graphomane. Il écrivait de manière bizarre une extraordinaire quantité de textes. Un trouble compulsionnel, comme le qualifiait Esquirol (3), dans lequel Ugo souhaitait, plus que tout, voir son patronyme imprimé dans une publication. Son histoire ? Un monceau d'égotisme. Pas une ligne où son nom ne soit cité cinq fois. L'intrigue ? Un obscur romancier frappé de graphorrhée et possédant la même ambition dérisoire d'être publié quelque part.

Écrire pour être édité ? Quand chacun sait qu'il faut écrire pour soi, pour son propre bonheur, lorsqu'on a la prétention de le faire partager aux autres. Être publié ? Quand ça fait trois lustres que la littérature s'abîme au fond du gouffre ? Un éditeur est soit un commerçant et, dans ce cas, le genre « je m'extasie sur ma propre langue et je répète ce que d'autres ont déjà écrit cent mille fois » est vendeur : soit c'est un artiste et, dans ce cas, le pari de sa collection sera son Grand Verre (4). En 1947, Pauvert a joué sa carte et nul ne la donnait gagnante, il répondait à un besoin vital : créer, faire que cela existe...

Quand soudainement : « Fini de rire ! » sanctionna le Tribunal.

Fou de désespoir, seul contre tous, Germain Gésier menaçait de se pendre à ses lèvres.

— Non, pas gésir ! suppliait-il d'un œil phytophage.

La foule sifflait et le huait avec tant de rage que je ne peux le rapporter ici.

Le président releva brutalement sa perruque. Le président ? Louis Meunier ! Une belle ordure celui-là, et qui ne manquait pas de toupet.

Plongé dans un tonneau d'excréments, il refusait de s'y immerger complètement... Mais voici Gésier qui se saisit d'un sabre, lui imprime de

2 Germain Gésier est l'acteur-phare du théâtre de l'Œuf.
3 Jean-Etienne Esquirol est un psychiatre français.
4 Le Grand Verre est une œuvre majeure de Marcel Duchamp. Son « chef-d'œuvre ».

grands moulinets et fait mine de le passer au ras du tonneau, menaçant par là même de décapiter notre Louis (5)...

Pendant ce temps, envahi de grosses mouches noires, le procureur se tordait dans d'atroces souffrances. Son visage criblé de vers était presque semblable à l'un de ces infâmes poèmes que Rimbaud avait écrits à Aden...

Coïncidence ou complot ? Bon sang, et si tout cela n'était qu'un coup monté ? Après tout, on avait bien insufflé un immense espoir dans le cœur de l'humanité en découvrant la planète Keppler-186F...

Mais voici que les douze coups de minuit sonnent à la pendule de Foucault. Mince alors, tous les lecteurs sont partis !

— Mais non, regarde, il en reste encore un qui est en train de nous lire...

5 Hommage aux Fous littéraires de Blavier.

L'escalier

Henri Cachau

Une corde... une corde lisse, même pas à nœuds !... On peut comprendre l'angoisse s'emparant de ce quinquagénaire amoché par des abus d'alcool, de tabac, de filles, des trucs qui tuent plus vite que la vie — une maladie qui prend son temps lorsqu'on n'est pas pressé —, incapable de regrimper trois mètres de corde lisse après les avoir promptement descendus — un cuisant échauffement des paumes le lui rappellera —, pour se retrouver dans cette cave où l'attendent des bouteilles auxquelles il avait précédemment tâté lors d'un premier séjour dans cette accueillante propriété sise aux alentours de Montlouis. Une razzia de près de deux cents bouteilles des meilleurs crus mis en réserve par son galeriste parisien, pour un semestre de présence inactive — un record à battre — en ce bucolique endroit où, en principe, il aurait dû activer ses pastels et méninges au lieu de se contenter d'y vivre comme un coq en pâte : boire, manger, dormir, forniquer... Le bide complet, mais l'amateur d'art avait intelligemment réagi, ni savon, ni sermon : « Mon cher Sam, la prochaine sera la bonne, n'est-ce pas ? Moins de boissons mais plus de création. Je compte sur vous et maintiens nos conditions. Vous oeuvrez, j'assume le reste ! Je ne veux plus entendre mon régisseur, à mes rituelles questions : « Où est l'artiste, et que fait-il ? », me répondre : « Il est dans l'escalier menant à la cave, il boit votre Chambertin ! » »

Je l'avais rencontré dans un bistrot germanopratin entouré de filles subjuguées par sa dégaine, sa gueule à la Modigliani. Nos regards s'étaient croisés, abandonnant ses muses il vint me retrouver à la barre où, après plusieurs verres, une confraternité s'établit. Il se déclara artiste peintre et dit se prénommer Sam, je me présentai provincial, jeune étudiant des Beaux-Arts et amateur de son œuvre. À peine nos présentations effectuées, à la vie à la mort !, un contrat moral concernant une indéfectible amitié se scella autour d'un énième verre ; je l'assume par le biais du suivant récit, puisque de cet artiste j'en ai suivi sa lente ascension au firmament des arts, donc m'autorise, afin de vous faire apprécier son côté fantasque, de vous révéler une anecdote concernant l'une de ses chutes accidentelles... Quand je l'ai connu il était dans les escaliers, un thème abordé suite aux ateliers, et quand je dis « il », il ne s'agit ni de la ou du concierge de ceux visités, mais de Sam lui-même venant sur le motif d'effectuer des esquisses ; leurs gardiens étaient au parfum de l'échangisme de corps et d'idées s'y pratiquant, une circulation d'individus s'y repérait, suspicion confirmée

par ces regards entendus jetés par les colocataires. Je l'avais remarqué lorsque je l'accompagnais sur le motif. Un sujet inépuisable, aussi profond qu'un puits, traité selon son style, élégant, sinusoïdal ; celui à double révolution du château de Chambord dessiné par Dominique de Cortone l'ayant fasciné, alors qu'il se trouvait à proximité par l'intermédiaire d'une invitation de son galeriste y possédant une propriété... Sam était intarissable sur les escaliers, les ayant esquissés puis peints, en plongée, en contre-plongée, en hallucinatoires perspectives... En les évoquant il prenait de la hauteur, s'élevait vers les soupentes ou les greniers, fréquentés tant que ses jarrets, ses poumons, son muscle cardiaque lui permirent de satisfaire les soubrettes y nichant, ou s'affaissait, non de son plein gré mais touché par des abus de toutes sortes, descendait les marches conduisant aux caves où y vieillissaient d'inestimables grands crus, et selon les directions empruntées échafaudait de correspondantes théories...

Sam ne croyait ni à l'échelle ni à l'ascenseur social, jugés trop raides, discriminatoires, il leur préférait non pas l'échelon, trop militaire à son goût, mais le degré ou la marche, tout en ne demeurant pas insensible à la force du poignet pour s'élever vers les étages supérieurs, vers un hypothétique septième ciel... Une articulation déliée, souple et puissante que la sienne, semblable à celles, non de potiers ou de sculpteurs, mais de virtuoses ou de magiciens, et ne l'était-il pas comme le faisaient remarquer ses maîtresses ? Nous le confirment l'élégance de son trait, la subtilité de ses tons, ses compositions aériennes et architecturales à la fois... Quotidiennement il s'entraînait en exécutant des spirales, des colimaçons, des vrilles effectuées à l'aide de pastels et de pinceaux chinois, hop, hop, s'y ajoutaient verticales ou obliques, ainsi s'obtenaient ces surprenants escaliers à la Piranèse, qu'à moins d'être aussi fou aucun bâtisseur n'érigerait — celui de Chambord révélant une hardiesse peu commune. Il s'agissait d'escaliers, ni d'honneur ni monumentaux, ni d'intérieur ni de service, ni secrets ni de secours, qu'il se vantait d'avoir empruntés, conçus et trimballés entre divers étages de la société au gré des aléas de sa vie de bohème. Mais d'une abstraction d'escalier, d'un nouveau concept d'escalier, l'unique conservant un intérêt à ses yeux demeurait celui amovible et abrupt conduisant aux caves, dont il s'avouait, à jeun, prêt d'en modifier le dessin ; hélas, l'anecdote de la corde lisse lui en ôterait le goût lors de son second séjour, puisque faisant suite à cette humiliation, vexé, Sam changea de thème... et se mit au végétal !...

Toiles, châssis, pastels, tubes, couleurs, pinceaux, brosses, carnets et papiers à dessin (dessein ?), etc. : l'indispensable matériel avait précédé

l'artiste. Prévenant, son hôte avait dispensé ordres et conseils au personnel : chacun devait veiller au bien-être de l'artiste, aller au-devant de ses désirs... « Même au-delà, des plus, des plus... inconvenants ? » demanda une chambrière, imaginant ses incestueuses amours avec le pastelliste parisien pouvant être son père... Cependant, le seul endroit de cette vaste propriété devant lui être, non pas interdit mais fréquenté avec modération, demeurerait cette cave garnie de bouteilles répertoriées... Troublé par les propositions du galeriste entiché de son œuvre, le faisant acheter en sous-main afin de ne pas froisser ses susceptibilités de créateur de génie, échauffé par un repas où ce mécène se révéla être un facétieux épicurien, qui avec astuce le fit boire, donc dégoiser des conneries, c'est circonspect que Sam prit la route de Montlouis... Auparavant il se recycla, s'offrit une remise en bouche, afin de ne pas passer pour un ignare aux yeux de cet amphitryon dont il ne sut à temps se méfier... L'œil, le nez, les papilles furent sollicités dans des estaminets de la capitale, alors que seules la créativité et autres qualités athlétiques auraient dû être activées, sachant ce qu'attendait de son artiste le bienfaiteur en question... Sise en bordure de Loire, la propriété lui apparut de plain-pied et sans escalier apparent, hormis celui menant à la cave que fréquemment il emprunterait ; sur le coup, il en fut déçu — déception n'échappant pas au petit personnel qui tout sourire l'accueillait. Dès le lendemain Sam avait retrouvé sa gouaille, charma les employés, trop heureux de se divertir en entourant l'artiste d'attentions, sans parler de dévotion amoureuse concernant la chambrière, convaincue que si elle y mettait du sien, l'histoire incestueuse porterait ses fruits... Bientôt ils lui laissèrent toute latitude, Sam ne s'en priva pas, et afin de se garantir d'un futur incertain les entortilla : régisseur, majordome, gouvernante et jardiniers se virent dans l'obligation d'abuser leur employeur, quotidiennement tenu au courant des faits et gestes de son invité, notamment de ses activités artistiques...

Mensonges après mensonges ils déclarèrent que l'artiste commençait (seulement ?) à déballer son matériel, au bout du mois avoir accompli quelques exercices d'assouplissement de son fameux poignet... Alors qu'en simple touriste Sam visitait les châteaux environnants sous le prétexte d'une recherche d'escaliers monumentaux : celui de Chambord comblerait son attente... Puis, ensorcelé par les charmes de la Loire — tant vantée pour ses crues dévastatrices que ses crus dévastateurs —, d'abord s'abandonnerait à ses courants et pièges par des navigations (divagations ?) en gabare, et ensuite succomberait à ceux de l'intrépide domestique l'enivrant par ses propositions osées. Si l'amour n'attendit pas, l'ouvrage fut remis au lendemain, puis au surlendemain, enfin renvoyé à d'indéfinies calendes, étant donné que pour se remettre de leurs ébats les amoureux

pêchaient à deux mains ; ayant cueilli un remarquable initiateur en tant que pilote fluvial, de ce superbe poisson la fille ne souhaitait pas voir casser le fil !... Au téléphone, le mécène faussement s'impatientait, fustigeait sa domesticité incapable de contenir les foucades du provocateur ; penauds, ces gens invoquaient l'irresponsabilité des artistes, promettaient de l'inciter à cet ouvrage dont ils n'avaient aucune idée : leur aurait-il parlé d'escaliers, ils l'auraient qualifié de fou intégral !... Hélas, les calembredaines de Sam les maintinrent ficelés, bientôt ils ne surent lui interdire l'accès à cet escalier menant à la cave, à contrecœur ils lui en remirent la clef tout en le suppliant, lors de ses descentes, d'annoter la ou les bouteilles soustraites sur un tableau apposé à l'entrée de la trappe y conduisant... Il s'y affichait quinze cents bouteilles lors de son arrivée, lors de son accidentel départ — occasionné par une malencontreuse chute dans cet escalier en pente, me dira-t-il hilare, lui provoquant une foulure de son poignet droit, avec pour résultat une incapacité d'effectuer le moindre trait de pastel — il s'en relevait treize cent onze... Ces grandes vacances avaient duré un semestre, si le matériel concernant les beaux-arts avait à peine été déballé, si la cave avait été dépouillée, si la chambrière, enceinte, pleurait, lors de son départ régisseur et domestiques à l'unisson chantaient un vibrant « Ce n'est qu'un au revoir ! », car ils en étaient sûrs, Sam reviendrait...

S'il fut tancé par son mécène — conscient de l'indépendance de l'artiste, de son incapacité à honorer une commande —, après quelques verres d'un excellent Nuits-Saint-Georges Sam comprit qu'il serait excusé à la seule condition, une seconde alternative lui étant offerte, de peindre ce qui lui était demandé : des escaliers... sinon en résulterait la descente en vrille de sa cote !... Bonne chère et alcools aidant, Sam promit tout et son contraire et dès le lendemain reprit la direction de Montlouis... Avec plaisir l'ensemble du personnel accueillit le trublion, qui satisfait de ces retrouvailles ne sut capter, derrière une politesse de convenance, les allusions qui décryptées lui auraient fait comprendre la chausse-trappe... Rien n'avait changé, l'enfant prodigue (prodige ?) qu'il n'avait cessé d'être depuis sa mise au monde —« conçu entre deux étages », disait-il ! — à nouveau abusait de cette aura factice dont bénéficient les artistes, absous, exaucés dans leurs caprices... Sam s'apprêtait à passer des jours heureux mais studieux, il l'avait promis, se l'était juré, en témoignaient ces surprenants « Do not disturb » floqués sur ses vêtements... Une extravagante façon de faire savoir à son entourage médusé qu'il se trouvait en période de créativité, de mûrissement ! Avisé de la dernière lubie de son artiste, le galeriste, s'il en rit, pensa que venant d'un velléitaire un tel affichage ne présageait rien de bon...

Effectivement, la première semaine Sam la consacra au déballage de son matériel, à l'aménagement d'un atelier temporaire dans une grange mise à sa disposition ; la seconde il y déplaça chevalets et tables de travail afin de trouver la lumière adéquate, sans se rendre compte que tel un tournesol il suivait l'incidence du soleil... Un jour, sur la porte de la grange devant lui servir d'atelier, apparut un énorme « Do not disturb » laissant entendre aux gens de maison qu'enfin il allait se mettre à l'ouvrage... Néanmoins, sous le prétexte de travaux extérieurs, les jardiniers se rendirent compte, et sur-le-champ le retransmirent à qui de droit, que si l'artiste déambulait, monologuait, parfois se saisissait de ses pastels, pinceaux ou brosses, vivement les rejetait comme s'ils lui brûlaient les doigts et non la paume (cet échauffement surviendrait plus tard, lors de sa descente aux enfers), puis se lançait dans des siestes agitées...

Afin de se garantir de toute tentation extérieure, Sam avait demandé à ce que ses repas lui soient servis dans la grange, ainsi il se condamnait à une abstinence devant le conduire à une meilleure maîtrise et de son corps et de son esprit. Malgré ces sages mais tardives précautions, il fut assailli par des hallucinations, se vit flotter puis se noyer dans des tonneaux de Montlouis ou de Vouvray, et bien que sachant pour l'avoir vécu que plus l'on boit plus l'on a soif, fatigué de passer le clair de ses jours et de ses nuits soumis au supplice de Tantale, un matin il alpagua le régisseur et lui dit qu'il avait grand-soif ! que pour retrouver un semblant d'inspiration, il lui fallait tâter de la dive bouteille !... À l'autre bout du fil, l'heure de la chute se rapprochant, le galeriste donna l'ordre de pratiquer les opérations prévues : l'enlèvement de l'escalier amovible conduisant à la cave et son remplacement, d'abord par une corde à nœuds puis par une lisse au cas où !... Il attendait la suite : la tentation, la décision, la descente, l'échauffement des paumes, l'enivrement, l'impossible remontée, la chute, le coma éthylique... la perte de bouteilles millésimées valant bien l'envol vers des sommets de la cote de l'artiste... sa consécutive révélation... qui suite à cette humiliante leçon dare-dare se mettrait à l'ouvrage — mais en était-il certain ? Pour sûr, il y aurait des rechutes...

Les tortues

Antonin Crenn

L'homme du haut vivait en haut. C'était plein de courants d'air mais ça lui était égal. C'était le sixième ou septième étage ; en tout cas, c'était le dernier, et au-dessus il n'y avait même pas de combles ni de grenier, rien. « Une araignée au plafond », disait-il, mais rien d'autre.

Ces vieux immeubles, ça bougeait un peu. Ce n'était pas antisismique comme les habitations d'aujourd'hui ; dès qu'il y avait un coup de vent, hop, on tanguait. C'était plutôt marrant. Parfois, l'homme du haut regardait au loin, comme une vigie. D'autres fois, il ne regardait même pas dehors, il restait enfermé dans sa tête. Alors, en haut ou en bas, c'était pareil. Sauf qu'en haut, quand même, il y avait ce roulis, ce balancement. Comme il s'y était habitué, il avait adopté la démarche chaloupée des marins : s'il était sorti de chez lui, on l'aurait admiré pour ça.

L'homme du bas ne se balançait pas, il était bien stable, « sur ses jambes comme dans sa tête » — disait-il. Pour ne pas tanguer, il ne tanguait pas : les fondations enterrées profond, bien profond. Il y avait quand même du soleil chez lui, parce qu'on avait creusé un puits de lumière dans la cour de l'immeuble, sur deux niveaux, de manière à ce que les sous-sols reçoivent un peu de jour. Ce n'était pas bête, mais en arrivant au fond du puits, il n'en restait plus beaucoup, du soleil : chacun s'était déjà bien servi au passage. De ce fait, l'endroit plaisait aux cafards, à cause de l'humidité. L'homme du bas s'en foutait, il n'était pas regardant. Entre les rongeurs qui remontaient des égouts et les insectes, on en voyait d'autres.

Mais dans la cuisine, un soir, il y eut une tortue. Affairée à grimper sur les meubles. Il la laissa faire, par curiosité. Arrivée sur l'arête supérieure du réfrigérateur, elle pesa de tout son poids (trente kilos, à vue de nez) et le fit basculer doucement, placidement, jusqu'à la chute et au fracas. La tortue, victorieuse, se bâfra des victuailles libérées. « Ce n'est plus possible, se dit l'homme du bas, les gens ne savent plus tenir leurs bêtes. »

Les voisins du milieu montaient les escaliers, et parfois les descendaient ; ils entraient dans l'immeuble furtivement, des chiens glissaient derrière leur ombre avant que la porte ne se ferme ; quelquefois, ils en sortaient, traînant une bête dans leur sillage (en général, un mammifère), ou portant dans leurs gros bras une autre bête dont ils caressaient la tête de leurs mains potelées (et là, ce pouvait être un reptile).

Rarement un voisin en croisait un autre, et c'était tant mieux. Il arrivait qu'on ne sût plus les distinguer entre eux, les bipèdes à chaussures des autres animaux.

« Vous avez un appel du deuxième sous-sol », dit le standard téléphonique. C'était l'homme du bas qui demandait refuge à l'homme du haut. Il n'en pouvait plus des tortues, elles pullulaient dans les caves et dévoraient toutes les réserves. Elles pondaient leurs œufs dans les placards. « Tu dois exagérer », modéra l'homme du haut. « Ah non ! », protesta l'homme du bas ; mais c'était pourtant vrai qu'il en rajoutait un peu, pour le misérabilisme.

L'homme du haut avait une chambre d'amis. C'était une cabane qu'il avait posée sur le toit, sur quatre cheminées pareilles à des pilotis. Comme il n'avait pas d'amis, il n'en faisait rien. Alors l'homme du bas s'y installa et le nouvel air lui fit du bien.

Advint la saison du vent. La maison bougea plus que d'habitude, mais ce n'était pas la chose la plus gênante. Le bruit, par contre, était entêtant, et le sifflement obsédant. L'homme du bas était si content d'habiter sa cabane du sommet, et le vent était pour lui si exotique, qu'il n'imaginait pas qu'on pût s'en plaindre. Mais l'homme du haut, depuis peu, s'était découvert de gros besoins métaphysiques, et il lui fallait du silence pour réfléchir. Le courant d'air permanent entravait sérieusement son recueillement.

« Puisque tu n'es plus en bas, dit-il à son réfugié, je pourrais m'y mettre à ta place. » Le ravi du sommet répondit que c'était possible à condition qu'il occupe l'annexe, parce que la pièce principale était encombrée de ses affaires. C'était une petite chambre qu'il avait creusée sous la sienne. « Elle est très confortable, lui dit-il, mais pas aussi calme qu'on croit, à cause des métros qui passent. » Ce ne sera pas pire que le vent, pensa l'homme du haut, et il fit ses valises.

En bas, il fallait admettre qu'il y avait pas mal de tortues. L'homme du haut en prit son parti, il fallait bien accepter son sort. En signe d'ouverture, il proposa même son amitié à l'une d'entre elles, une petite tortue de dix kilos. Il l'appela Véronique et partagea son sandwich avec elle. Il lui permit de s'installer dans la chambre souterraine, puis il s'y enferma pour réfléchir.

Le bruit des métros n'était pas pire que celui du vent, mais bon, ce n'était quand même pas l'idéal pour méditer. L'homme ne pouvait pas se concentrer, alors plutôt que de piétiner dans ses pensées, il décida de faire passer le temps plus agréablement. Il poussa le mur de la chambre, qui

tomba tout seul parce qu'il n'était pas solide, et se retrouva au bord de la voie ferrée à regarder les trains. Ça, c'était un divertissement qui valait le coup. Il comprit d'ailleurs que ce n'était pas un tunnel de métro ; en fait, c'était la ligne d'Austerlitz qui passait en tranchée.

Il était vingt-trois heures, un train approchait doucement. C'était sûrement le dernier de la journée : il fallait se décider vite. L'homme prit Véronique sous le bras et s'accrocha à un wagon. À l'aube, on marqua un arrêt à Figeac : c'était un patelin sur les causses du Quercy. Et c'était très beau. Ils jugèrent que c'était le bon endroit pour descendre et sortirent explorer les environs de leur démarche chaloupée (pour lui) et un peu balourde (pour elle), jusqu'à trouver un promontoire. Là, perché au sommet d'un pont, l'homme du haut contempla le bas ; il se trouva très à son aise pour réfléchir. On n'était guère incommodé ni par le vent ni par le métro. Véronique, quant à elle, se souvint qu'elle était une tortue aquatique et fila par la rivière sans un adieu, sans un regard.

À Paris, le vent ne faiblissait pas. L'équilibre de la cabane était précaire, il suffisait qu'un pilotis bouge et tout tomberait par terre. Ça balançait fort dans les bourrasques. Tanguer était une chose, s'écraser au sol en était une autre. Un coup de blizzard fut plus costaud qu'à l'habitude, et l'homme d'en bas alla s'abîmer au fond de la cour. Les tortues, qui ne l'avaient pas vu depuis longtemps, lui firent la fête. Et comme elles avaient fini toutes les réserves du placard, elles trouvèrent que son corps tombait à pic.

Des hauts et des bas

Jacques Cauda

Il y a quelques heures, j'ignorais encore que Wincler, dans les derniers kilomètres d'ascension, n'allait plus voir qu'un bidon se confondre à une chose aux allures d'oasis en plein milieu du désert, un rêve éveillé pour sa carcasse affolée qui n'en pouvait souffle.

J'ignorais que son compagnon de route, Zaroog, après avoir passé les jours précédents par les chutes, les eaux et les airs, les sommets et les abîmes, les ardeurs et les craintes des nuits sans sommeil, tel un époux de cantique spirituel, ne verrait que les montagnes, les îles inouïes, les rivières sonores d'applaudissements et le sifflement des vents énamourés.

J'ignorais que De Jung, qui la veille n'avait pas manqué sa journée, grappillant çà et là quelques précieuses secondes pour courir le contre-la-montre derrière Wincler, ne verrait rien d'autre que sa main crispée sur le guidon et l'épée du doute ronger ses cils et fouiller ses yeux douloureux d'imaginer tous les autres irrémédiablement carapatés devant lui tracer son destin, un peu comme s'il reconnaissait, kilomètre après kilomètre, les quatre coups brefs que frappe Meursault à la porte du malheur.

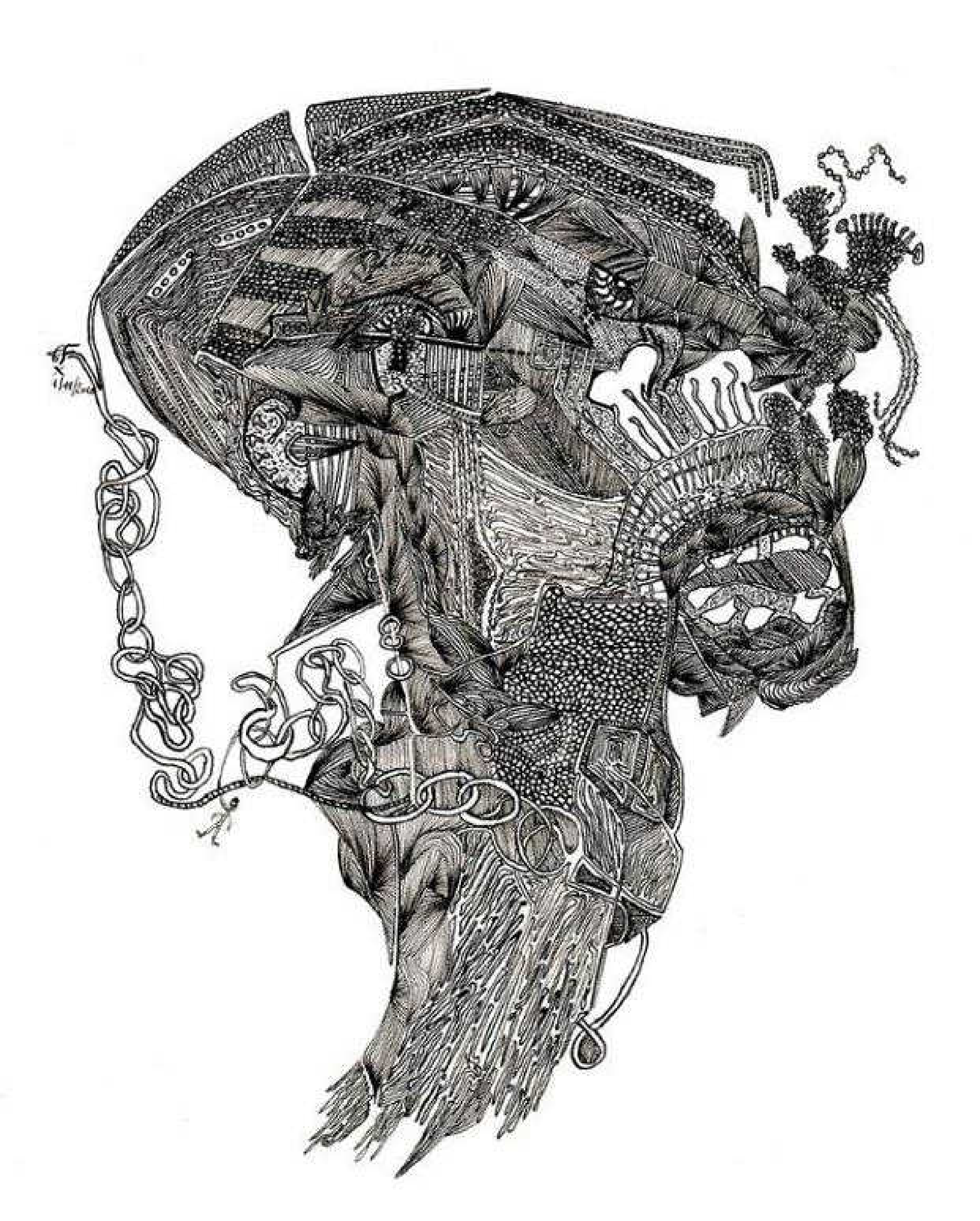
J'ignorais que Oleris, en détruisant son équilibre par deux fois, ne verrait plus qu'un espace sans objet et sans autre objet que lui-même : « Je me cherche », trois mots aussi lapidaires qu'un fragment d'Héraclite et pareillement énigmatiques à l'homme qui est ce qui de lui-même demeure inconnu.

J'ignorais que Bassent, en enfourchant le vélo incongru qu'il avait choisi pour en débattre contre-la-montre, avait déjà répondu à ce qu'il allait voir ce jour-là. Il allait voir que le coureur était, aux hommes les plus spirituels, ce que la pendule planétaire de Huygens est à une montre de Julien Le Roy. Et cela, avec une pertinence inouïe, dans la descente où je sus enfin que le sommet est l'évènement où le temps prends corps, puisque l'horloge Bassent, littéralement confondue à sa machine, s'avalant l'une l'autre sans plus aucune distinction, se vit tout à la fois pignon, plateau, potence, papillon, moyeu, sommets, abîmes, avalés et avalant tout à la fois.



Des hauts et des bas **par Jacques Cauda**

Billie Holiday chantant Strange Fruit
par Tristan Felix

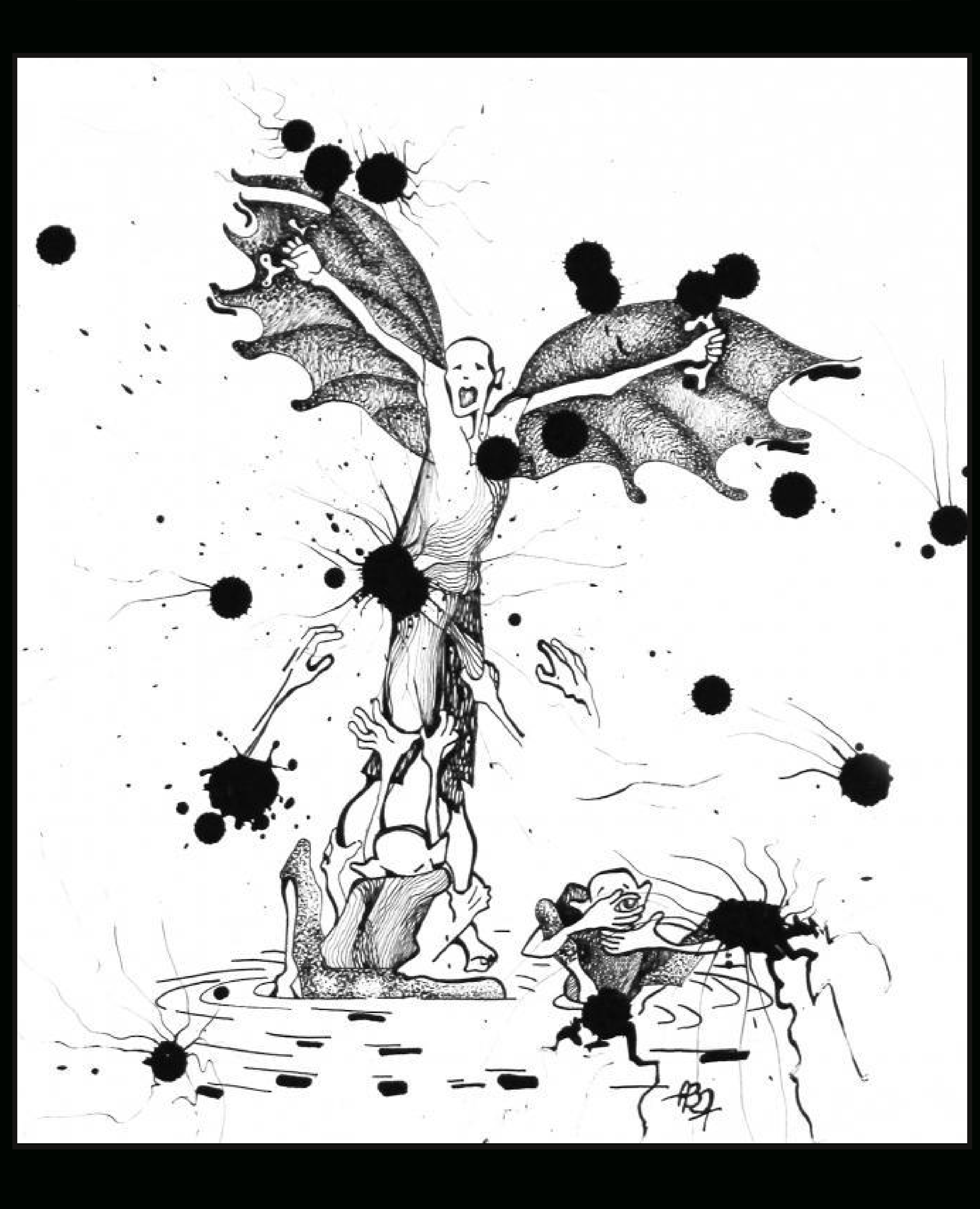




Marilyn Monroe, abîme de l'enfance

par Tristan Felix

Entre ciel et terre par Antonia Bellemin





La danseuse de l'air

Barbara Marshall

Cette rubrique est consacrée à une nouvelle relevant du genre de la contre-utopie, se déroulant donc dans un univers sombre et futuriste.

« Avec la Compagnie des Départs, votre plaisir c'est maintenant ! »

Tu es irrésistible : si élancée, si raffinée. Ta silhouette dégage une harmonie qui fait de toi une diva. Les regards, avant de se poser sur les traits de ton visage, sont d'abord conquis par ta façon de bouger… Ton corps sculpté, tendu, dont tu maîtrises le moindre mouvement, se révèle, s'affirme même, dans ta démarche aérienne. Comme si tu préparais une figure unique, tracée à l'avance sur une plage imaginaire que seule toi connais… La grâce, la pureté des lignes, faites corps et vibration ! La beauté se dégage du plus infime de tes gestes dont l'extrême précision accapare l'attention.

Tu es l'étoile, celle qui brille sur les planches cirées et dans les airs à la recherche de l'adoration du public. Bientôt le froissement des costumes bruissera dans les coulisses avant ton entrée, magistrale, sous les projecteurs… Tes entrechats glisseront en mesure et ton corps possédé par la musique de Stravinsky s'envolera.

Avant de danser ce soir, tu te promènes avec une élégance naturelle qui transporte corps et âme d'un seul tenant. De ton stick de rouge à lèvres vermillon à la main, tu dessines l'ourlet de tes lèvres pulpeuses.

« Avec Brillocaptor, vivez l'instant éternellement »

La douceur de la chair, l'ouverture de la bouche si perceptible… C'est comme si toute la surface de ton corps se faisait réceptacle, en cette superbe soirée de juin. Tu reçois l'air que tu inspires comme une bénédiction ainsi que le vide au creux du ventre. Réceptive aux parfums des fleurs, aux rires des enfants et au tohu-bohu des passants… Par tous les pores de ta peau, tu sens la fraîcheur de la brise s'engouffrer dans l'avenue.

Tu mets tes lunettes de soleil pour mieux percevoir les nuances du crépuscule. La première étoile de l'opéra parcourt le trottoir du boulevard Haussmann incognito ! Sur les verres, l'itinéraire pré-programmé s'incruste pour retrouver le Palais Garnier, ses ors rutilants et ta loge.

« Lunac, pour voir le bonheur là où il est »



La représentation commence déjà, sans que tu aies perçu de transition. Le public frémissant d'impatience t'espère, te désire... Quand le rideau se lèvera, il retiendra son souffle, s'ouvrira à l'offrande que tu te prépares à lui donner. Jouissance suprême de ton corps habité, dompté par l'esprit de la danse.

Soudain, un tiraillement t'empêche de lever la jambe. C'est si simple et si horrible que tu ne peux y croire : il te manque un membre ! Les mouvements imprimés par ton cerveau ne s'inscrivent plus dans ta cuisse gauche. Ta deuxième jambe subit la même transformation, sans que tu en comprennes la cause ! L'effacement de tes deux membres rend le moment cruel, incompréhensible...

Un son répétitif te taraude les tympans. Son timbre, plutôt grave, évoque une corne de brume. Sa réitération non seulement t'importune mais te met terriblement mal à l'aise. Ce bruit t'exaspère... Un intervenant apparaît brusquement à tes côtés ! Il flotte, et son aspect légèrement translucide ne laisse guère de doute : il s'agit d'un holavatar... Le blason de son uniforme confirme ta crainte : la Compagnie des Départs te l'envoie. Mais voilà que le messager se rapproche et hurle à ton oreille :

— Madame, votre séance va devoir être suspendue...

Comment ose-t-il interrompre ton rêve le plus cher, pour lequel tu économises depuis si longtemps ?

— Nous sommes sincèrement désolés pour cet incident, reprend le messager, mais votre commande ne stipulait pas l'usage hyperdynamique.

– Que voulez-vous dire, Monsieur ? Croyez-vous que l'on puisse danser sans ses jambes ?

– Non, bien sûr, répond l'holavatar, un peu gêné, mais les performances que vous souhaitez nécessitent une option supplémentaire, qui n'est pas incluse dans votre pack...

Le public t'attend. Lui seul reconnaît ta grâce et te porte au-delà de tes limites. S'offrir à lui, entièrement, et toucher les constellations... Glisser, tourner, sauter, courir, portée par la foule et sans la moindre entrave.

« Dreamove, le mouvement plus réel que votre rêve ! »

— Dites-moi, pourquoi je ne sens plus mes jambes ?

— La combinaison ultrafine Dreamove s'est déchirée, Madame. Nous sommes vraiment navrés pour cet incident indépendant de notre volonté. Cependant il vous a été notifié avant le départ que...

Tu n'écoutes plus l'holavatar et son discours formaté. Ne pas te résigner, ne pas renoncer... Une combinaison se reprise ou se change, non ?



Pour prolonger la séance, il te faut une réparation en urgence ! Pourtant il reste bien la moitié de l'histoire à parcourir. Ta commande stipulait que tu dansais jusqu'au triomphe final ? Une conclusion s'impose à ton esprit : cette compagnie n'est pas à la hauteur de ses prétentions !

« La Compagnie des Départs vous assure votre rêve le plus cher. Confiez-nous vos songes, nous en ferons votre réalité ! »

L'holavatar fait surgir l'écran de tes choix : Paris et l'Opéra Garnier, la vision stéréoscopique, l'hypersensorialité grâce à Brillocaptor, la perception des variations lumineuses, les itinéraires pré-enregistrés avec les lunettes Lunac, etc.

L'option Dreamove fait bien sûr partie du pack que tu as sélectionné. Sa combinaison high-tech intègre une multitude de microcapteurs qui permet la sensation augmentée des mouvements. Seulement, tu n'as pris ni la plus souple, ni la plus dynamique des enveloppes charnelles, non, tes moyens ne te le permettaient pas !

Comment faire pour reprendre ton rêve ? L'instant est d'une cruauté insensée... Ta réserve de crédits épuisée te met au pied du mur. Comme s'il suivait le parcours de ta pensée, le messager reprend :

— Il y a bien une solution, Madame...

— Laquelle ?

— Eh bien, dans votre cas, il s'agirait de retirer l'option « surround » qui donne la vision stéréoscopique lors de la seconde partie de votre voyage.

— Vous voulez dire qu'il n'y aurait plus de dorures, plus de fosse pour l'orchestre, et plus de public ?

— Exactement, Madame, mais vous pourriez danser, et n'est-ce pas là votre vœu le plus cher ?

Sentir ton corps papillonner et s'élancer dans les airs ! De toute ton âme, tu aspires à cette extase, cette parenthèse enchantée... Tu acceptes, bien sûr : ton rêve t'attend, t'appelle au-delà du corps et de ses barrières.

— Je dois vous prévenir, Madame... Le changement de combinaison nécessite une suspension de la procédure onirique.

— D'accord ! De toute façon, je n'ai pas le choix, n'est-ce pas ?

— Cela risque de vous secouer, émotionnellement parlant. Vous devez signer une décharge avant de poursuivre dans ce sens...

Tu le sais bien, ces sociétés de transports imaginaires se couvrent un maximum ! Si leurs services juridiques prévoient le moindre écart, c'est de peur que le client ne les assigne en justice, et ne gagne des indemnités substantielles. Tu signes à la hâte.



Ces formalités expédiées, plus aucun obstacle ne barre la route de ton rêve. Le cuir sous tes mains et ce métal froid à côté, tu les caresses avant de comprendre... Le changement d'univers est si brutal. Les murs aussi nus que ta carcasse recroquevillée dans ton fauteuil. Tu reviens vers la pesanteur froide de tes jambes, qui pendent inertes. Pauvre chiffe molle !

— C'est un mauvais moment à passer : le temps que nous vous équipions.

— Faites vite, et passez-moi vos commentaires !

Cette colère, tu ne la contiens pas : la même rage qu'il y a trente ans, après l'accident qui t'a interdit tes jambes, tes bras et ton sexe... Une tête sur un pantin désarticulé, condamnée à se déplacer en fauteuil, roulant ou volant. À la merci du bon samaritain qui maladroitement te transborderait d'un siège à l'autre.

Depuis, tu t'étais résignée à n'être qu'une fabrique à pensées, jusqu'à ce que...

« Allez au bout de vos rêves, avec la Compagnie des Départs ! »

L'employé du transporteur t'avait assuré que c'était possible, que tu pourrais danser ! La composition onirique serait parfaite au moindre détail près. Le coût exorbitant ne t'avait même pas rebutée. Au contraire, depuis que la réclame de la Compagnie des Départs avait croisé ta route, tu pensais, imaginais, préparais ce voyage, unique en son genre.

— Voilà, tout est prêt, Madame !

— Ce n'est pas trop tôt.

Tes jambes reprennent vie, comme par miracle. Ton corps se tend vers l'unique but de ta vie : danser ! Te transformer en instrument d'apesanteur, oublier ton enveloppe en personnifiant le son d'un violon. L'extase se rapproche, ultime espace de communion avec l'invisible. Tes frontières s'effacent dans un corps-à-corps avec le ballet. Au-delà de ce que tu avais imaginé, ce moment gomme toutes les souffrances, tous les sacrifices.

Lorsque tu t'élances, la sensation de légèreté est extraordinaire. L'enchaînement des pas et des sauts te fait virevolter, courir, puis tournoyer. Avec l'élan de l'ange qui fend l'espace de sa grâce, le grand jeté te propulse dans un orgasme suspendu. Quel bonheur insensé ! Des larmes de joie perlent sous tes cils.

Un flou gris a remplacé les loges, l'orchestre et les ombres du public, mais ce brouillard ne te gêne pas : dans ton fauteuil, tu fermes les yeux...

Champ des possibles



Les cloches

Régis Tytgat

Il s'agit dans cette rubrique de construire une nouvelle sur le thème de l'uchronie, inscrite au sein d'un univers possible à partir d'un point de divergence quelconque dans l'Histoire.

Il ne comptait plus les jours qu'il avait passés sur la route. Seul, trop seul. Il avait pris la direction du sud, pensant aller le plus loin possible du fracas. L'Espagne ! Un pays neutre !

Au début, il avait encore une voiture, rescapée du désastre. Puis l'engin devenant trop voyant, il s'était rabattu sur un vélo.

Depuis deux jours, il marchait. Il s'était rasé. Sa figure barbue était bien trop connue. Dans sa défroque de paysan, qui aurait bien pu le reconnaître, lui dont le regard bleu et la belle barbe affolaient les femmes et électrisaient les hommes ?

Maintenant, il était en fuite ! Il était devenu l'un des hommes les plus détestés su pays. Il évitait les villages, achetant sa pitance dans les fermes isolées et s'arrêtant chaque fois que retentissaient les cloches.

Alors, il s'arrêtait sur la route poussiéreuse, aux aguets, comme statufié.

Il attendait, tel un boxeur le gong. Ce ne serait ni celui des vêpres ou de l'office, ni celui habituel sonnant les heures, mais bien un autre qui serait pour lui le tocsin. Si c'était le son rassurant du temps qui s'écoulait ou celui des offices religieux, il renfonçait d'un geste machinal sa casquette grise à large visière sur la tête et poursuivait sa route, rassuré pour un moment — un moment seulement.

Il savait bien qu'un jour, ce son aurait une tout autre signification. Alors ce serait la fin de celui que les journaux avaient surnommé « le Boucher », après l'avoir encensé.

Il eut un sourire amer en poursuivant son chemin. Quand tout s'était effondré, que ses « complices » avaient été arrêtés, seul Maurice avait pris sa défense avant de se taire. Il était le bouc-émissaire.

Il leva la tête. Les cloches ! Elles sonnaient à toute volée ! C'était ce qu'il redoutait tant : l'armistice !

Très vite, des champs et des prairies alentour surgirent des femmes, des enfants joyeux qui s'interpellaient en riant :

— C'est fini ! Les hommes seront là à Noël !

— Tu es folle, avant !



— Et plus de guerre ! Jaurès l'a expliqué hier soir. Ils vont faire une Union européenne. Les Allemands sont d'accord !

— Leur Kaiser a été arrêté hier, il paraît !

Les femmes le bousculèrent :

— Allez, viens, le vieux, tu ne partiras pas à la boucherie ! On va faire la fête.

— Merci, mais j'ai une longue route.

Certaines lui jetèrent un regard intrigué puis haussèrent les épaules avant de s'en aller. Bientôt, on n'entendit plus que des manifestations de joie dans les villages. Il avait rêvé d'autres cris, mais pour fêter la revanche !

Et toujours ces cloches…

Jamais il n'aurait cru que les appels à la grève générale de Jaurès et Liebknecht seraient suivis et relayés partout jusqu'en Russie même.

Les ouvriers s'étaient arrêtés, les paysans étaient restés dans leurs champs. En Allemagne comme en France. Des troubles avaient éclaté à Moscou, Vienne, Belgrade, Londres, Rome…

Le coup de grâce avait été lorsque le pape avait déclaré que « le peuple de Dieu avait choisi la paix ». Les autres religions avaient suivi. Les femmes se couchaient devant les rares trains qui roulaient encore. Et les curés les menaient ! Aux côtés des instituteurs ! Les militaires et les politiques qui avaient tenté de passer en force avaient été arrêtés dans le meilleur des cas. On parlait d'officiers allemands, russes, autrichiens, français, britanniques passés par les armes par leurs soldats.

En quelques semaines, un désordre indescriptible s'était emparé de l'Europe. Le fracas des populations réclamant la paix et le pain avait couvert le tonnerre d'acier des armées. Les quelques troupes parvenues aux frontières étaient revenues, qui pour ramener un semblant d'ordre chez eux, qui pour se joindre aux révoltés.

Jaurès, Caillaux et Clemenceau en France, Liebknecht, Ebert en Allemagne, Kerenski en Russie, d'autres ailleurs, avaient constitué des gouvernements provisoires, entamé des pourparlers.

Même si certains gouvernements semblaient des attelages improbables, essayant de préserver un peu de l'ordre ancien plutôt que de laisser la place à des Béla Kun ou Lénine sortis de leurs exils, le calme était revenu. Seule une chasse à l'homme impitoyable contre les « fauteurs de guerre » s'était déclenchée. On parlait d'un grand procès à Strasbourg mêlant les responsables qui avaient mené l'Europe dans l'abîme de la guerre.

Les foules avaient bien besoin d'un exutoire.

Et ce 11 novembre 1914, c'était donc la fin.



Il s'arrêta brusquement.

Un jeune homme, debout au milieu du chemin, le regard trouble, s'appuyant sur une canne, le regardait fixement depuis un long moment.

— Je ne me trompe pas ! Vous êtes Poincaré ! En fuite depuis la fin août !

L'ancien Président se redressa et dit d'un ton las :

— Oui, vous avez gagné, remettez-moi aux autorités. Enfin, à vos « autorités » !

L'autre s'avança vers lui en boitant.

— Non, Monsieur le Président, je vais vous aider. Ah, si je ne m'étais pas blessé en juillet ! Une stupide chute dans les escaliers alors que… Mais tout n'est pas fini ! Je ne suis pas un capitulard, moi !

Poincaré regarda ce vrai patriote.

— Merci. Monsieur ?

— Villain, Monsieur le Président, Raoul Villain (1).

1 Assassin de Jean Jaurès le 31 juillet 1914, il est acquitté lors de son procès en 1919 malgré une culpabilité évidente.



Turquoise

Benoit Jeantet

Dans cette rubrique, le narrateur dévoile une partie sombre ou secrète de son existence à travers un récit à la première personne.

Je n'ai pas toujours été ce que je suis, tu sais. L'odeur de moisi du désir n'a pas toujours coulé dans ma bouche. Non. Ne crois surtout pas ça. Tiens mon pote, bois un coup. Vas-y, sers-toi. Allez, allez. Pousse-toi un peu, que je puisse étirer mes jambes. Voilà. Merci. Buvons à la santé de nos existences meurtries. Après, si tu veux, je te raconterai comment c'était ma vie. Avant que je me mette à frôler des choses bizarres...

À la maison, il y avait un piano et des guitares. Mais la musique, je veux dire, écrire et jouer de la musique, c'est venu plus tard. Beaucoup plus tard. C'est venu après ma rencontre avec David. David, tu sais, c'est lui qui m'a fait écouter, pour la première fois, Hendrix, Nick Drake, Bowie, Tim Buckley et REM. Avec David, alors, on s'est rencontrés en classe de seconde. Mes parents sortaient tout juste d'un divorce plutôt compliqué et moi j'attaquais la rentrée dans ce nouveau lycée — un lycée de merde à l'unisson de la merde qu'avait déjà été mon enfance — avec un moral de surfeur. Oui. L'envie de jouer et d'écrire de la musique, c'est venu de là. C'est venu naturellement. Parce que, tu sais, dans ce genre de lycée, c'était l'omerta ou la mort. Un lieu vicieux où si tu t'avisais de la ramener, ni une ni deux, tu devenais vite une proie idéale, le souffre-douleur parfait. Ce lycée, franchement, s'il n'y avait pas eu David, ça aurait pu très vite se transformer en avant-poste de l'enfer. L'enfer, tu sais mon pote, c'est toujours les autres. Quand ils ne sont plus là...

C'est quoi ce regard en coin ? Du mépris ? Faut que tu saches que même quand je suis dans le besoin, je refuse de boire avec ceux qui me méprisent. Tu me crois pas ? Toi aussi tu penses que je te raconte des salades ? J'ai pas toujours marché dans la vie comme si ça ne menait plus nulle part, tu sais. Mais oui, sinon mon pote, j'ai vraiment fait ça, chanteur. Chanteur dans un groupe célèbre. La plupart de ceux qui traînent leur crasse dans cet hôtel social de malheur ont dû m'écouter au moins une fois. Oui. Au moins une fois. On a fait un ou deux tubes, quand même. Sur scène, ils l'ont même écrit un peu partout, j'avais une sacrée présence. Et tout ça, bien sûr, c'était avant que j'attrape cette voix blanche qu'on finit tous par attraper en prison...

Avec David, on passait notre temps à écouter des K7, le plus souvent repiquées à la sauvette sur des émissions de radio, et à traîner chez les



rares disquaires de la ville. On habitait un trou paumé, à l'époque. Les gens du coin étaient normalement mesquins. Normalement méchants. Normalement racistes. Quand on en avait marre de tourner en rond avec nos pas qui soulevaient sans cesse l'odeur de poussière et de gloire éphémère des vinyles, ensuite on passait prendre le chien de mon grand-père qui sans ça sortait presque jamais à part pour pisser, et encore jamais bien loin, et au prétexte de l'emmener en balade David et moi partions battre les bois et la campagne alentour. Oui. Face à l'hostilité ambiante, on trouvait refuge dans la nature. Au bout d'un moment, David a pris l'habitude d'emporter sa guitare. Et alors c'étaient des après-midi entières passées au cul de ce foutu chien, à inventer des refrains, des chants un peu plus honnêtes que toute la merde qu'on réussissait à nous servir depuis que nos parents avaient accroché les téléviseurs aux murs comme autant de tableaux de la médiocrité humaine. À partir de là, chercher dans la musique le génie caché, la pulsation exacte de la planète, David et moi, c'est ça qu'on a commencé à faire...

Oh, moi j'ai rien contre les batteurs, tu sais, même si tu dirais toujours que ces mecs tapent sur leur machin pour faire oublier que ceux qui tiennent la guitare ont, comme ça, des envies de vous faire écouter leur dernier solo, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Excuse-moi. J'ai trop bu. S'il te plaît, mon pote, est-ce que ça te gênerait de m'emmener jusqu'aux chiottes ? Non mais t'inquiète, t'auras qu'à pousser mon fauteuil. Pour le reste, c'est bon, je me débrouille...

Vers le milieu de la terminale, on avait dix-sept ans et grâce à un tas de petits boulots — comme faire les courses aux vieux du quartier après la classe — on a enfin pu s'acheter des instruments, chacun de notre côté. Et puis là aussi c'est venu tout naturellement, on a commencé à faire de petites répètes par-ci, par-là. David disait sans cesse qu'après avoir fait notre éducation musicale, il était désormais temps pour nous de suivre le processus normal. Avec en ligne de mire : nos premiers concerts. Assez vite on s'est retrouvés avec une quinzaine de morceaux au répertoire. Pour le nom du groupe, par contre, on n'avançait pas. Au début, j'avais proposé « Darling ». David détestait. Par la suite, il s'était un temps braqué sur « Labrador », un peu parce que d'après lui ça sonnait à mort, un peu aussi pour rendre hommage au chien de mon grand-père grâce auquel toute l'aventure avait commencé. Oui mais bon, j'aimais pas trop.

David composait la musique, toujours à la folk, et moi je m'occupais des paroles. En général je les écrivais à la page du samedi, sur mon cahier de textes, au crayon à papier. Il y a eu cette fois où grand-père m'a offert, je ne sais plus pour quelle raison au juste, sans doute pour me remercier d'avoir rendu la vie plus douce à son chien qu'il venait d'écraser sans faire exprès, bref, oui, il y a donc eu cette fois où grand-père m'a offert ce stylo.



C'était un stylo qui écrivait turquoise. David le trouvait très classe, ce stylo. Il a décidé que notre groupe allait s'appeler comme ça : « Turquoise ». Et puis voilà...

Oh, va doucement mon pote ! Oublie pas que tu conduis un fauteuil de paraplégique, pas une Formule 1. D'ailleurs si t'arrêtes pas de me secouer dans tous les sens, je te préviens, ma vessie va se répandre sur le triste monde. Tu vois, le plus cocasse dans toute cette histoire, c'est d'avoir fait danser tous ces gens, oui, même les types tout raides se mettaient à dodeliner de la tête sur les morceaux de Turquoise, mec, pour finir comme ça, comme une espèce de limace...

Je me souviens que c'était un dimanche ordinaire. Un dimanche avec une lumière assez glauque. Et sinon des restes de pluie acide. Des lambeaux de boue. Une offrande de terre et d'eau. David et moi on refaisait le match, comme il disait, du dernier concert de Turquoise. On avait joué avec un batteur qui n'en avait pas mis une dans le panier. David était dégoûté. Comme à chaque fois que ça n'avait pas trop bien fonctionné sur scène, il voulait tout planter là. Je tentais de le rassurer. Je jouais mon rôle. Celui du chanteur toujours très enthousiaste forcé de donner la réplique — une réplique professionnelle, bienveillante et surtout crédible — au musicien éternellement torturé. Dans le fond, c'est toujours la même histoire. Un groupe de rock, surtout au début, ça n'est jamais qu'une petite république précaire tout juste bonne à rédiger à la sauvette sa déclaration personnelle des droits de la chaussette sale et de la lose. Et puis son portable a sonné. À l'autre bout, il y avait l'un des représentants de l'espèce de ceux qui décident — ou croient décider —, qui entrevoient — ou croient entrevoir —, qui façonnent — ou... bref — le futur de la musique populaire, mais oui, carrément, électrifiée ou pas. À l'autre bout, quelqu'un qui n'avait retenu de notre piètre performance scénique de la veille que le formidable potentiel tubesque de nos morceaux. Quelqu'un qui venait d'entendre le futur de la musique. Quelqu'un de surtout bien décidé à nous faire un pont d'or pour enrôler Turquoise dans son écurie de machines pop à l'avenir tout tracé...

Non, mon pote, je n'ai pas toujours été ce que je suis. Une sale limace clouée sur un fauteuil et qui trouve le moyen de se pisser dessus avant d'arriver aux chiottes. J'ai été... non mais regarde, mec, je l'ai dans mon portefeuille... vas-y, regarde... c'est moi sur la photo-là... tu vois bien... le chanteur de Turquoise, merde, tu vois bien que c'est moi, non...

Après notre dernier concert, officiellement David et moi avions décidé de mettre le groupe entre parenthèses, mais nous savions tous les deux ce qu'une telle décision signifiait, et puisque de toute façon je ne supportais plus ses crises de parano, et puisque après tout il voulait écrire un roman, ou peindre, ou tenter enfin d'avoir l'air heureux, soit en vrai,



soit au cinéma où les propositions ne manquaient d'ailleurs pas, oui, après notre dernier concert, on était sortis en ville, à mon initiative, faire une dernière fois la fête, je veux dire, ensemble. Très vite, je me suis mis à ressasser nos petites anecdotes de groupe. C'était inutile. Sans intérêt. C'était très nunuche de ma part. Mais la séparation m'affectait bien plus que je ne voulais l'admettre. C'était ma façon à moi de donner le change. Très vite, j'ai perçu une forme de lassitude, sinon de l'indifférence, dans les attitudes assez distantes et parfois cyniques de David. Ça m'a rendu encore plus triste et j'ai pas mal bu. Trop bu. Oui. Je crois bien que c'était ma façon à moi de... Bref.

Il était deux heures du matin quand j'ai proposé à David de le raccompagner à l'hôtel. À l'époque, je l'avoue, mon pote, rouler défoncé j'adorais vraiment ça. Je trouvais même ça très excitant. Oui. Je n'ai plus aucun souvenir de ce qui s'est passé entre l'accident et le moment où je me suis réveillé dans cette chambre d'hôpital. On m'a dit qu'on s'était plantés dans un fossé. Que j'avais été éjecté de la voiture. Que j'avais atterri à plusieurs mètres de la carcasse en flammes, devant la porte d'une maison. On m'a dit que David, en revanche, n'avait pas eu la même chance...



Les extérieurs mous

Collectif

Cette nouvelle sur le thème du numéro est écrite sur le principe du round-robin, dix auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre résulte d'un tirage au sort entre les différents mots proposés par les auteurs).

1 (par Constance Dzyan)

Le voile flou du blizzard par-dessus les falaises, les pics et les crêtes, qui engloutit tout deux mille mètres au-dessus des dernières habitations entaillant la vallée ; en contrebas la tourbière noire du plateau, les mousses glauques qui émergent de la végétation pourrissante, l'eau gelée qui les berce, dont les miasmes s'extraient de rares fissures ; au-dessus les escarpements rocheux, glacis crénelés, la forêt livide, impénétrable, aux branches tranchantes comme des scalpels, aux insectes immobiles sous l'écorce des hêtres morts ; plus haut encore le glacier rose et pâle, massif, où le froid pétrifie jusqu'aux paupières, glace les os jusqu'à l'évanouissement, au flanc duquel gît une forme incertaine, minuscule depuis là.

Le corps d'un homme. Les deux alpinistes qui le découvrent appellent sur-le-champ les secours. Sur lui, on ne trouve rien — pas de papiers ni même d'équipement de montagne. Il porte une simple veste en cuir, un pantalon léger, des chaussures de ville. Pas de sac à dos. Personne ne l'a jamais vu ; personne ne sait comment il est arrivé là. On le croit en hypothermie sévère, l'héliporte au centre médical le plus proche. Sur place, on s'aperçoit vite que l'homme est mort et qu'il n'y a aucun moyen de l'identifier.

À la vue du cadavre, le médecin-légiste demeure perplexe.

Ce n'est pas la première fois bien sûr qu'il procède à l'autopsie d'un corps retrouvé en altitude ; il n'en a cependant jamais vu un dans un état si singulier. Ayant trois origines dans la majorité des cas — l'asphyxie en cas d'avalanche, l'hypothermie accidentelle, le polytraumatisme après une chute —, les morts en montagne affichent des lésions aisément identifiables : trachée broyée, engelures profondes, peau cyanosée, œdèmes, fractures multiples, etc. Rien de tel ici : la cause de la mort n'est pas visible, et le médecin-légiste ne la découvre à son grand étonnement qu'en allant au bout de l'examen post mortem.

Trois litres et demi d'eau dans les poumons. De l'eau de mer.

L'homme est mort noyé.



2 (par Lucie Pingréonn)

L'homme, à l'orée de la cinquantaine, silhouette hiératique, visage incarné, cheveux poivre et sel sur les tempes soulignant un regard bleu acier, lèvres charnues, grandes mains, des fesses... sa tenue simple et sobre la rassurait ; charmée. Et, en guise de cerise sur le gâteau, un Œdipe complexe, suspendu plus de deux décennies, allait trouver une issue ; délivrée.

Montagnes russes des états d'âme, descente, emplois caducs se succédant, chaque chose a sa place, case attitrée, mélancolie persistante, couper court à l'inutilité, les envies d'en finir. Montée frénétique, adhésion à la consommation de divertissement, la fringale est compulsive, addiction de masse, euphorie éphémère, compenser, maigre substitut, jusqu'à épuisement. À la futilité des jours qui filent, défilent, sans laisser de trace, funambule sur le fil rasoir de la vie ; couper court.

Réveil soudain, un beau matin, il manquait au tableau.

Lui avait, selon toute vraisemblance, tranché, le coin d'une nappe en papier, deux colonnes tracées, sa résolution fut prise : réparer, reparaître. Roulette russe.

Lassé de tourner autour du pot, des dévolus jetés sur de jeunes écervelées graciles minaudant au bar de la plage ; cocktail, paille, parasol ; séducteur sur le retour rompu à l'exercice, exigence émoussée de fin de soirée ; cocktail, paille, parasol ; connivence de circonstance, nuits sans lendemain, l'amalgame était devenu indigeste. Cercle vicieux de la quarantaine en crise, pousse et repousse la limite, inconscient malsain recherchant sa fille en vain ; dessaoule.

À l'horizon déboussolé, ne pas faillir, visualisation ; souffle coupé, assise ; passage en revue, ne pas se bercer d'illusions, baliser ; resurgissement en rien lénifiant, respire ; recadrage, ne pas lâcher, intégrité ; observation, panorama, sentiers battus ; paroi glissante, se cramponner, pugnacité ; recul, de l'utilité de prendre sur soi ; conforter ses appuis, confirmer la confiance gagnée, progresser ; entrailles, lignes de faille ; se dépasser, gravir ; défaille, se dérobe, dévisse, dévale...

Forêt livide impénétrable, branches tranchantes comme des scalpels, au bord de l'abîme, vertige.

3 (par Angèle Casanova)

Il ne reparaît pas. Elle l'attend toute la journée. Elle ne va pas travailler. Elle ne sort pas de chez elle. Elle attend, assise dans sa cuisine, à



penser à leur amour et au vide immense qui se creuse dans son ventre au fur et à mesure que la réalité de son absence s'impose à elle. Elle se contente donc d'attendre, toute la journée, assise à la table, les coudes vissés le long du corps, les mains posées sur les genoux, le regard lointain. Elle ne voit pas le temps passer. Quand la nuit tombe, elle savoure la qualité du silence, prend le temps de s'en imprégner, puis part se coucher tout habillée.

Le matin, elle peut reprendre le cours de sa vie. Elle se douche, s'habille, se fait couler un café et allume la télévision. Elle a besoin de regarder un visage humain, même pixellisé, quelqu'un, n'importe qui, un visage en train de parler, qui lui permettrait de revenir dans ce qu'on appelle le monde des vivants, des humains pensants, qui savent aligner « sujet-verbe-complément » et se faire comprendre avec cet arrangement-là, dire quelque chose qui va toucher d'autres mammifères de même espèce également doués de pensée et de compétences syntaxiques. Alors elle allume la télé.

Elle se beurre une tartine distraitement, quand son regard se fige. Le visage qu'elle voit à l'écran lui parle. Sans sujet sans verbe sans complément, il lui parle comme on ne lui a jamais parlé. Il lui dit tout. Pourquoi, comment. Pourquoi surtout. Pas pourquoi elle est seule, ni pourquoi il est parti, mais pourquoi il n'est pas là. Pourquoi. Ce visage, sans rien dire, parvient à réaliser ce tour de force, la sortir de sa torpeur, lui faire comprendre qu'elle s'est trompée, la saisir de soulagement, et de surprise, et d'effroi, et d'ignorance. Ce visage-là y arrive. Son visage, transfiguré par la mort. Ses joues, qui dégoulinent par vagues successives sur la table métallique, son menton, ceinturé d'un bandeau de maintien, ses cheveux, soigneusement peignés pour faire style, non, cet homme n'est pas mort de mort violente, non, il ne s'est pas noyé dans ces hauteurs-là. Et pourtant oui, c'est lui. Elle en a le souffle coupé. La tartine en l'air, elle regarde l'écran. Elle écoute la journaliste débiter cette histoire incroyable, à laquelle elle-même semble ne pas croire en lisant son prompteur.

4 (par Jérôme Pitriol)

Puis vient l'information qui la cloue : la femme de la victime vient d'être entendue à la gendarmerie. Sa femme ! Ce n'est pas évident d'apprendre dans ces conditions qu'il était marié. Le salaud… Ses doigts dérapent sur la tartine, qui tombe en respectant la loi de Murphy, c'est-à-dire lourdement en plein dans son bol de café. Elle écoute abasourdie le bourdonnement de la journaliste sans rien comprendre, en draguant les débris de sa tartine disloquée. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'elle recomposera le sens en puisant au fond de son esprit.



Des locaux gris et anonymes, une heure plus tôt.

La femme se tient assise là, l'air perdu, en face d'un officier de gendarmerie qui relit perplexe le procès-verbal du témoignage qu'il vient de dresser, entre deux cigarettes.

En substance : l'homme retrouvé là-haut est bien son mari. Elle ne partageait plus grand-chose avec lui, mais l'accompagnait parfois pour l'entretien de la façade — toujours favorable aux relations publiques —, ce qui est le cas de leur ultime soirée. Ce soir-là, il est invité par l'un de ses amis, un navigateur très connu pour ses courses en solitaire, qui a réuni cent vingt personnes sur son monocoque pour fêter un nouveau départ, prévu pour le mois prochain. La soirée, comme c'est l'usage, ne compte que des gens d'importance, des sponsors notamment, qui ont des raisons d'être là, ou encore des élus locaux, qui ont des raisons d'être vus là. La fête bat son plein, les bouchons de champagne sont propulsés à des hauteurs vertigineuses, les discussions d'affaires se tiennent à fond de cale. Mais au milieu de la soirée, fidèle à ses habitudes, son mari met le grappin sur une jeune femme aux jambes escarpées, un top model plus suédois que nature. Elle, l'épouse légitime, quitte alors les rats et le navire et rentre chez elle.

Elle n'en sait pas plus. C'est ce qu'elle dit. Ce qu'elle cache, c'est qu'en général, dans ces cas-là, la soirée se poursuit chez le glacier de la plage, pour l'agrément de la demoiselle, puis au bar, où celle-ci est encouragée à consommer, pour son agrément à lui.

5 (par Barbara Marshall)

À l'écran, un portrait... Elle reconnaît les traits carrés, volontaires à l'excès, le menton en galoche, et ses lèvres, des lèvres si charnues qu'elles opposent la force du désir à la détermination. C'est bien lui dont la tête s'affiche dans le brouhaha du bar ! Bien que le patron ait coupé le son, elle tend en avant son corps effilé comme pour épingler les images qui défilent dans sa mémoire...

La fête, de plus en plus bruyante, étale ses costards et ses tenues de cocktail dans les reflets du vieux port. Elle repère dans l'attroupement l'homme aux cheveux poivre et sel. Il jauge les proportions de sa plastique, un look de top model qu'elle feint d'ignorer et qu'elle maîtrise à la perfection. Il l'invite à danser, lui susurre des compliments à l'orée de l'oreille. Une poigne virile se saisit de sa main délicate au détour d'une fontaine de punch. Trop facile ! Il l'éloigne des notables, des conversations et de l'orchestre jusqu'à l'embarcadère. Sans une question, ni même une hésitation, ils quittent le monocoque. Leur destination est une goélette dont les mats tintent sous la brise. Trop évident ! C'est bien le plan : raccompagner le mec à son embarcation...



Elle retire ses talons aiguilles assortis à sa robe pailletée vermillon avant d'enjamber l'eau noire. Attention ! Trop rapide ! Le regard de l'homme détaille les nœuds papillons de ses collants qui ponctuent l'interminable ascension vers les cuisses. Minauder, faire la coquette avant qu'ils arrivent... C'est ce qui est prévu... D'un placard escamotable en acajou, il sort un magnum. Non, sans façon ! Trop d'alcool ! Mais il a mieux, beaucoup mieux pour la soirée de leur rencontre. Un moment de folie à partager ! Pourquoi lui propose-t-il un rail ? Du premier choix, tu verras ! De la came qui fait décoller vers Vénus : un direct au pays du snif... Trop de risque ! Oui mais ça le fait patienter ! Un voyant vire au rouge chez elle, aussi sûrement que la coke les embrase tous deux d'un désir incandescent.

Le baiser à pleine bouche : trop ardent ! Les mains empaumant ses seins : trop puissantes ! Danger ! Les frontières des chairs se consument. Une brume diaphane de sueurs et de peaux les entoure : ils flottent au-dessus de la mer obscure. Délice de l'oubli du monde, tourbillon d'odeurs et de goûts : trop salé ! Encore, encore ! Ils se possèdent, se dépossèdent d'eux-mêmes. L'ascension vers le plaisir n'a plus de limite ; chaque pause n'est qu'un palier vers un ailleurs plus haut, plus brûlant...

Danger ! Danger !

6 (par Benoit Jeantet)

Elle n'aurait pas voulu que les choses adviennent autrement. Même dans ses rêves les plus définitifs. Oui. Elle lâcha un dernier soupir. Des pneus crissaient déjà au loin. Contempla son corps, plus qu'une peau en sueur. Cela avait duré une bonne partie de la nuit. Et pour la première fois depuis longtemps, très longtemps, elle avait eu la haute main sur tout ce que ce garçon, plus jeune qu'elle, lui avait fait. Une sauvagerie exquise. Maintes fois, elle avait songé que sa fin à lui serait son commencement à elle...

Bien sûr, elle avait promis de dire tout ce qui, de près ou de loin, les gendarmes avaient beaucoup insisté là-dessus, oui, tout ce qui pourrait être utile à l'enquête. Bien sûr, elle avait scrupuleusement omis de leur parler de l'essentiel. De leur première rencontre, dans ce train de nuit ralliant la petite ville de province aux mœurs étroites dont elle était originaire et vers laquelle, fier comme Artaban, il partait forcer le destin. On avait vingt-cinq ans, s'était-elle souvenue, au moment de quitter le parking de la gendarmerie, ses mains crispées sur le volant dans un grand geste, un geste gris. Vingt-cinq ans. Il était si beau. Comment aurait-elle pu imaginer, se douter qu'il puisse déchaîner une telle violence sur les êtres... sur les femmes...



Plus tard, une heure plus tard, peut-être d'avantage, l'époque, décidément, était à la vitesse — plus tard elle a commandé la même chose, un verre de Chardonnay, commandé d'une voix mouillée qu'elle ne se connaissait plus, à ce garçon qui ne cessait de l'étudier sous tous les angles, à qui elle avait tout à coup envie, une envie folle, éperdue, de rendre son sourire, un sourire sensuel et complice, avec ce zeste de malice tout à fait agréable et tout le savoir-faire élégant du loufiat dandy de ces dames, oui, c'est ça, bien qu'en pareilles circonstances ça ne se fasse pas mais justement… S'était-il abstenu, lui, de prendre ce et qui il voulait, pourvu que cela satisfasse son bon plaisir…

Et dire qu'au départ, elle voulait rejoindre au plus vite leur chalet de montagne. Pour faire le point. S'escamoter quelques jours à la vue du petit marigot bon chic où croassaient complaisamment journalistes et politiciens locaux. Juste avant elle s'était mise à penser que jusqu'ici, la mort n'avait jamais été qu'un accident auquel elle s'était efforcée de faire face comme une comédienne de second ordre. N'est-ce pas cela, dans le fond, le rôle ordinaire alloué aux femmes de responsables politiques…

7 (par Carole Simon)

Elle a payé son café en regardant l'écran, fichant dans son regard l'attention sans empathie du client ordinaire. Elle a choisi un de ses sourires pour shooting, façon « Belle des champs », issu du fichier « Quelque chose de tendre et espiègle, baby », à l'extrême opposé de la glace qui l'habitait, et à l'attention du barman tout à fait charmé qui lui rendait la monnaie. Comme tous les jours. Avant de s'éclipser, il fallait faire comme tous les jours.

Elle est rentrée chez elle. L'image de l'aquarium parasitait toutes ses pensées pendant qu'elle rassemblait son nécessaire à poudre d'escampette. Le cours des évènements lui avait échappé, ils avaient perdu du temps, il avait fallu effacer les traces.

Pour la première fois, elle s'était laissée séduire. Le jeu maîtrisé, bien huilé, du calcul des risques ne lui a plus suffi : il a fallu, inquiétant signe d'usure, qu'elle s'offre le luxe de la nouveauté, celui de risquer de perdre le contrôle. Elle a congédié les alertes de sa propre vigilance quand il s'est levé, au moment pourtant sans grâce où le jet-ski a longé le bateau, excentricité nocturne d'un fêtard du port. Le roulis puissant formé par le sillage l'a bercée et elle a eu envie de sombrer un peu plus encore dans un rêve, ciel de traîne du plaisir qui s'estompe. Elle a bien perçu un clapotis plus fort que les autres, et ne s'en est pas alarmée : le cocktail des substances ingérées avec l'endorphine coïtale a orienté son objectivité vers



le côté agréable des choses. Il lui a fallu quelques minutes pour qu'un réflexe efficace de son psychisme lui fasse ouvrir les yeux et lui rende sa totale lucidité. Les autres devaient être sur le quai, dans la voiture, prêts à intervenir à son signal. La cible n'était plus dans la cabine.

Elle s'est levée d'un bond. Au même instant, son téléphone a vibré. Probablement eux. Elle devait rapidement évaluer la situation avant de les rappeler. L'homme gisait au milieu du splendide salon en acajou, nu, encore agenouillé, en appui sur l'aquarium table basse dont le couvercle était posé par terre, le haut du corps immergé, une boîte de daphnies dans la main gauche. Probablement mû par un désir de fraîcheur, il avait eu l'idée de nourrir ses poissons-clowns. On soupçonne mal le pouvoir des psychotropes. Elle lui a sorti la tête de l'eau. Son corps lourd est resté inanimé.

Ce n'était pas du tout ce qui était prévu.

8 (par Emmanuelle M. Bova)

Ce qui était prévu ?

Enlèvement, douce séquestration (la violence est moche !) dans le chalet abandonné de Tante Yvonne, soirée diapo conviviale avec le politicard-queutard : quelques clichés compromettants avec sa maîtresse régulière, des vidéos classées XL avec de nombreuses donzelles déculottées, très éphémères et pas toujours majeures, affolement du responsable élu par le peuple pour sa probité et son sens du devoir, dégraissage instantané de quelques comptes plus ou moins légaux, ouverture des coffres de son manoir, de sa banque, et pour finir libération du monsieur allégé de quelques économies superflues. Ni vu ni connu : pour lui retour à son quotidien secrètement dissolu et notoirement public ; pour nous le renflouement de caisses désespérément vides pour continuer la lutte.

Voilà ce qui était prévu. Alors, ce corps mort au beau milieu des poissons-clowns : ça nous fait pas rire. Décidément, même morts, ces guignols menteurs et hautement corruptibles nous emmerdent. Nous, on voulait qu'il crache au bassinet, qu'il contribue à une lutte à laquelle il ne comprenait rien, qu'il participe de force, parce que de gré, c'était pas gagné. Voilà, c'est raté, y a les rigolos dans leur bocal qui nous ont devancés. Ils nous ont même collé le macchabée sur le dos.

Faut vite se barrer de là, avec le corps, forcément, parce que tout le monde m'a vue partir avec lui. Certes, je ne suis à leurs yeux qu'une babiole complétant une collection d'aphrodites énamourées, mais il n'empêche qu'il y a un bon paquet de quinquagénaires mâles et femelles qui m'ont bien reluquée : l'envie, l'ennui, la jalousie. Quoi qu'il en soit, faut que je me fasse oublier !



Les gars me rejoignent, ne se marrent pas plus que moi en constatant le décès de notre poule aux œufs d'or, noyée dans un aquarium de poissons bariolés. Pas le temps d'ouvrir le livre d'images et leur raconter l'histoire. Faut faire une opération de nettoyage de haute précision. Les traces de mon passage — poils, salives, sueurs, cyprine — doivent échapper à la sagacité de la police scientifique.

On opte pour un feu... de joie. C'est beau, spectaculaire, efficace. Ce bateau de luxe est hautement inflammable. Qualité optimisée par les litres d'essence dont nous l'aspergeons. Ça permet de retenir un moment toutes les forces de l'ordre, qui pour l'heure vont tenter de gérer le désordre. Et nous laisser le champ libre pour nous débarrasser de lui.

9 (par Marianne Desroziers)

Je ne voulais pas que ça remonte aux oreilles de la presse et qu'elle ait des problèmes. Vous comprenez, je ne suis pas que son garde du corps, je suis avant tout un fan, c'est pour ça que j'ai voulu assurer sa protection rapprochée. Le grand banditisme, c'est pour mettre du beurre dans les épinards et puis... c'est aussi une tradition familiale. Mon père, mes oncles, mes deux grands-pères, on a tous des accointances avec la mafia. Ce contrat sur l'homme politique véreux, dès le début je le sentais pas, j'aurais dû refuser, mais j'avais déjà refusé deux ou trois contrats et ça a beau être une famille, on risque quand même de se retrouver au fond de la Méditerranée les pieds coulés dans le béton.

J'accompagnais Madonna pour son concert à Marseille, on devait repartir le lendemain pour Megève où elle devait retrouver sa fille Lourdes et son amant du moment dans son chalet. J'ai mon brevet de pilote, du coup c'est moi qui conduis le jet, c'est plus pratique, et puis Madonna n'aime pas les gros staffs, elle préfère voyager avec deux ou trois personnes de confiance, on est un peu ses amis... enfin, faut quand même savoir rester à sa place. Bref, la pin-up scandinave qui nous servait d'appât avait trop de poudre dans le nez et elle avait dépassé la limite autorisée avec le politicard... ça s'est pas du tout passé comme prévu.

Tout le monde s'est tiré après avoir détruit le bateau. Je savais pas quoi faire, j'ai paniqué, je savais juste qu'il fallait pas le laisser là, que forcément quelqu'un allait le retrouver et qu'on allait remonter jusqu'à nous. Il fallait déplacer le corps et le déplacer le plus loin possible, là où il serait difficile de faire le lien avec la mafia marseillaise. J'avais pas le temps de réfléchir, il fallait agir vite. J'ai pris le corps, je l'ai planqué dans le jet, je suis allé chercher Madonna, on est partis à Megève illico. Une fois qu'elle a été dans son chalet avec sa famille, je suis allé balancer le corps du politicard en haute montagne. De retour juste à temps pour la raclette...



Madonna a mangé macrobiotique : elle tient à sa ligne. Comme elle dit toujours : sans un régime strict et du sport intensif, la chirurgie esthétique ça sert à rien !

10 (par Adelaïde Pasquini)

Ce n’est pas faute de l’avoir prévenue. Mais comme beaucoup d’ados de son âge, elle a joué avec le feu, s’est éprise du beau quadra lors d’une des soirées mondaines où elle va en cachette quand je suis absente. Enfin, j’imagine que c’est ce qui s’est passé. Au tout début, j’imaginais qu’elle sortait avec un camarade de classe, pas qu’elle s’était entichée d’un vieux politico-dragueur aux mille et une maîtresses.

En fait, tout a dégénéré quand je suis entrée dans la salle de bain pendant sa douche, et que j’ai remarqué les bleus sur ses cuisses. Entre étonnement et colère, j’ai imposé une discussion, et assez vite Lourdes a tout avoué : sa rencontre avec le quadra charmeur, regards en coin, mots doux, glace en bord de plage — quel salaud ! —, un dernier verre au bar ; et puis, une fois dans l’intimité improvisée, le brusque changement des traits, le ton ferme, la poigne puissante, la violence grandissante. Les coups.

D’abord abasourdie, ma soif de vengeance a vite pris le pas. Bon, je n’allais pas m’abaisser à l’attaquer physiquement comme il l’avait fait à ma fille, mais cet homme devait payer, et il paierait. Au sens littéral, tiens, c’est une idée par exemple : le véreux assoiffé d’argent, il fallait le ruiner.

Problème : comment la reine de la pop pourrait-elle risquer, au sommet de sa carrière, d’être suspectée de vol, d’extorsion ? Qui comprendrait qu’en une même personne le top du top côtoie la vile vengeresse enragée ? Non. Quelqu’un devait faire le sale boulot à ma place. J’ai immédiatement pensé à Tonio. Évidemment. Mon idiot — mais dévoué ! — de garde du corps, qui ne se doute pas que je sais depuis le début que c’est un mafioso. La mafia avait besoin d’argent. Alors un jour à table, entre deux idioties sur le régime ou la chirurgie, j’ai négligemment parlé du politicard véreux bourré de fric qui a une villa pas très loin de la mienne. J’ai vu dans les yeux de Tonio qu’il mordait à l’hameçon : il s’occuperait de ma vengeance.

Quelques jours plus tard, la presse annonce la découverte. Pas loin de Megève, comme par hasard. Noyé, c’est étrange, apparemment tout ne s’est pas passé comme prévu. Ce n’est pas grave, remarque, bien joué quand même Tonio, j’ai envie de dire. Mais je ne dis rien. Après tout peu importe, ruiné ou noyé, je n’ai pas de sang sur les mains, je ne suis qu’une pop star au sommet de son art, les abîmes de la mesquinerie humaine c’est pour les autres... Oui, cette histoire je n’y suis pour rien, je n’ai rien demandé à Tonio en fait, je suis la blanche colombe, moi, like a virgin !

EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Christian Attard

Sylvain Barbé

Emmanuelle M. Bova

Henri Cachau

Angèle Casanova

Jacques Cauda

Serge Cazenave-Sarkis

Sébastien Chagny

Antonin Crenn

Marianne Desroziers

Constance Dzyan

Tristan Felix

Benoit Jeantet

Le Golvan

Lordius

Barbara Marshall

Adélaïde Pasquini

Lucie Pingréonn

Jérôme Pitriol

Thomas Roussot

Georgie de Saint-Maur

Carole Simon

Régis Tytgat

Stéphane Werth

Illustrateurs

Antonia Bellemin

Claire Cordel

Enokat

Elisabeth Mounic

En savoir plus - *Le Voyageur contemplant une mer de nuages* par C. D. Friedrich

Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

À VENIR

Audace & Irrévérence



Numéro 16
Juin 2015